

UNIVERSITE DU QUEBEC

ÉTUDE EXPÉRIMENTALE DE L'ESPACE PERSONNEL ET DESCRIPTION
PHÉNOMÉNOLOGIQUE DE L'ESPACE PERSONNEL

PAR

DANIEL SARAZIN

B. Sp. PSYCHOLOGIE

THESE

PRESENTEE A

L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

A L'OBTENTION

DE LA MAITRISE DES ARTS (PSYCHOLOGIE).

SEPTEMBRE 1976

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Etude expérimentale de l'espace personnel
et description phénoménologique de l'espace personnel

RESUME

Cette recherche se propose d'examiner la problématique de l'espace personnel en psychologie et d'évaluer la portée des résultats qui y ont été obtenus à l'aide de la méthode expérimentale afin d'aboutir à mettre en évidence la fécondité de l'approche phénoménologique dans ce domaine.

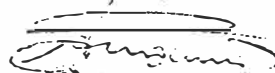
La première partie entreprend d'inventorier et de discuter les différentes conceptualisations théoriques concernant l'espace personnel. Il s'agit en somme d'affilier cette notion aux travaux de la biologie animale, de l'ethnologie, de la psychologie sociale et de l'anthropologie, pour établir ce qui la rapproche du concept de "Territoire" et ce qui lui donne sa spécificité chez l'humain. Après avoir soumis à l'examen l'apport caractéristique des contributions majeures en cette matière, il importe de passer en revue les principales techniques de mesure de l'espace personnel. L'analyse s'achève par l'étude de cinq recherches conduisant au choix d'une méthode et d'une technique, et par une réflexion sur les limites de l'approche expérimentale dans ce domaine d'investigation.

La seconde partie de la recherche se propose alors de mettre en évidence les ressources d'une analyse concrète de l'espace personnel à travers des situations vécues particulières.

Les conditions de la scientificité sont satisfaites par le recours à un modèle de rigueur de type phénoménologique-existential qui s'efforce de dégager les significations "Symbolisées" à l'occasion de ces expériences spécifiques. Après avoir rappelé les postulats et les fondements de la méthode phénoménologique et leur incidence particulière sur le thème choisi il s'agira de soumettre le matériau vif de la recherche (verbatim, analyse topographique, etc...) aux exigences pertinentes de valisation (procédures d'explicitation contrôlées, recours au juges, etc...)

Enfin, la thèse aboutit, compte tenu des limites de circonstances, à mettre en relief le caractère original des résultats obtenus par l'analyse expérientielle et à les mettre à profit en soulignant leur valeur d'exemplarisme et leur complémentarité par rapport aux résultats issus de la pratique classique de l'expérimentation.

La conclusion alimente une réflexion sur le sens de la recherche en psychologie.



Pierre Angenot

Membre du jury et délégué à la direction de l'évaluation.

DANIEL SARAZIN.

Remerciements

L'auteur désire exprimer toute sa reconnaissance à Monsieur Fernand Roussel Ph. D., qui a assumé la direction de ce mémoire et dont les conseils judicieux et l'encouragement m'ont grandement aidé. Mes remerciements vont également à Denyse David, C. O., et Jean-Pierre Lemoyne, L. Ps., qui ont si gentiment accepté de participer à cette recherche comme juges indépendants.

Table des Matières

	Page
Remerciements	2
Table des matières	4
Liste des tableaux	6
Liste des figures	7
Introduction	8
 CHAPITRE PREMIER: <u>Apperçu du champ d'étude</u>	 11
1) Revue des différentes conceptualisations théori- ques concernant l'espace personnel	12
2) Critique sur la valeur des différentes conceptua- lisations de l'espace personnel	24
3) Revue des principales techniques de mesure de l'espace personnel	29
a) Mesures tirées de la vie réelle	30
(Real Life Measures)	
b) Les techniques de laboratoire expérimental- lement contrôlées	34
c) Critique	36
4) Etude de cinq recherches conduisant au choix d'une méthode et d'une technique	45
Critique	52
 CHAPITRE DEUXIEME: <u>Méthodologie</u>	 58
 CHAPITRE TROISIEME: <u>Résultats et Analyse</u>	 78

1) Résultats de l'évaluation des juges	79
a) Etape I	79
b) Etape II	81
c) Etape III	83
2) Analyse	86
a) Robert	86
b) Nicole	111
Conclusion	144
Appendice	150
Références	152

Liste des tableaux

		Page
Tableau 1:	Ordre des points de départ pour le sujet masculin	110
Tableau 2:	Mesures obtenues pour le sujet masculin (Pouces)	110
Tableau 3:	Ordre des points de départ pour le sujet féminin	143
Tableau 4:	Mesures obtenues pour le sujet féminin (Pouces)	143

Liste des figures

	Page
Figure 1: The comfortable interpersonal distance scale (CID). (L'Echelle de distance interpersonnelle confortable)	42
Figure 2: Angles d'approche (Le sujet fait face à la position 1)	62
Figure 3: Représentation de la surface obtenue à partir des distances d'approche permises, pour le sujet masculin	109
Figure 4: Représentation de la surface obtenue à partir des distances d'approche permises, pour le sujet féminin	143

Introduction

Plusieurs études en psychologie ont été publiées sur le thème de l'espace personnel. Dans notre recherche nous utiliserons cette notion dans le sens où la définissent Sommer et Little: "L'espace personnel est la distance qu'une personne place ordinairement entre elle-même et les autres personnes (Sommer, 1959)". "La distance varie dépendamment d'un nombre de facteurs, incluant le rapport avec l'autre personne et la situation (Little, 1965)". En général, ces travaux n'ont abordé ce thème et les problèmes qu'il soulève qu'avec une approche corrélationnelle. La plupart de ces recherches, en effet, mettent en relation l'espace personnel avec des variables telles que: le sexe des sujets, l'agressivité, l'image de soi, etc... Au terme de ces recherches, les auteurs proposent des hypothèses (v.g. des perturbations dans l'image corporelle, une anxiété soulevée par des tendances homosexuelles latentes, etc.) en vue d'expliquer "logiquement" ces corrélations (dont on ne sait pas si elles révèlent un lien de causalité ou de simple concomitance).

Le phénomène de l'espace personnel lui-même est négligé. Ces hypothèses soulèvent donc des questions concernant la nature et les modalités de fonctionnement psychologique de l'espace personnel, questions auxquelles on tente de répondre par le calcul de nouvelles corrélations. Or, il nous apparaît que l'expérience telle que vécue par les sujets en situation constitue une source de compréhension et d'explication qu'on ne

peut se permettre de négliger dans la mesure où, dans la chaîne de corrélations comportementales, il est nécessaire d'identifier et de décrire des contenus concrets et des processus significatifs.

La phénoménologie, en tant que méthode d'analyse et de description des données psychologiques subjectives, se présente comme une démarche dans ce sens, une démarche scientifique conduisant à des conclusions valides.

Dans ce sens, il n'y a pas d'hypothèse de travail à vérifier dans cette recherche. Seules quelques hypothèses vont naître dans l'esprit du chercheur au cours de la recherche elle-même et qu'il pourra tenter de vérifier.

J'emploierai au cours de cette recherche une méthodologie connue et y ajouterai une autre me permettant de mettre au jour de nouvelles données sur le phénomène de l'espace personnel.

Le lecteur sera peut-être surpris de savoir que sur un relevé d'exactly 562 références sur le sujet, effectué par la bibliothèque générale de l'Université Laval à partir des "Psychological abstracts" de 1967 jusqu'à juin 1976, aucune ne mentionne l'utilisation d'une approche "phénoménologique" dans l'étude du phénomène de l'espace personnel.

CHAPITRE PREMIER

Aperçu du champ d'étude

1) Revue des différentes conceptualisations théoriques concernant l'espace personnel.

Dans les études d'Hediger (1955), d'Howard (1920) et de Von Uexkull (1957), la notion d'"espace" réfère à deux significations distinctes.

La plus familière réfère à l'étendue spatiale, au sens géographique ou physique du terme. On la discute, habituellement, en relation avec le "territoire" chez l'animal. Toutefois, des auteurs ont également appliqué ce concept d'espace-territoire au comportement humain. Par exemple, W.F. Whyte (1943) et Trasher (1927) ont étudié les territoires des bandes d'adolescents. W.H. Whyte (1956) a aussi étudié le groupement des gens à l'intérieur d'un développement résidentiel. Il m'apparaît que la recherche la plus poussée dans cette direction fut faite par Barker et Wright (1957) dans le Midwest américain.

La seconde façon dont le terme "espace" est utilisé peut être appelée "espace personnel d'un organisme". Bien que ce concept ait ses racines dans les travaux des zoologistes, des biologistes et des éthologistes, c'est un concept entièrement différent de celui de territoire, comme nous le verrons plus loin. "La distance personnelle est la distance qu'un organisme place habituellement entre lui-même et les autres organismes. Cette distance peut varier d'une espèce à l'autre et

d'individu à individu" (Sommer 1959). Hediger parle de cette notion d'espace en tant que "distance de fuite" et l'a mesurée chez des centaines d'animaux (1955).

David Katz (1937) fut le premier à utiliser le terme "espace personnel" bien que certaines de ses dimensions furent déjà implicites dans la "proximité personnelle" de Stern (1935) et dans l'"espace vital" de Lewin (1935). Pour imager l'"espace personnel", Katz le comparait à la coquille entourant un escargot. Von Uexkull, de son côté, utilisait l'analogie graphique de personnes entourées d'une bulle de savon. Stern a développé le concept d'"univers personnel" (1938). Il nota que l'univers physique était sans centre, mais que l'univers personnel a un centre naturel à partir duquel tout gravite. Ce centre dont parle Stern est la personne elle-même. C'est à partir d'elle que l'univers personnel ou phénoménal est orienté et délimité. "Le concept de Stern, la coquille de l'escargot de Katz et la bulle de savon de Von Uexkull visaient à décrire la "proximité personnelle" (personal near) en tant qu'"aura" entourant les personnes" (Sommer 1959). Ici Sommer semble utiliser le terme "aura" uniquement pour imager l'espace personnel entourant une personne comme l'a fait Katz avec sa "coquille d'un escargot" ou Von Uexkull avec sa "bulle de savon".

Les concepts d'espace personnel peuvent se distinguer de

bien des façons du concept de "territoire" comme le souligne Sommer (1959). La différence la plus importante est que l'espace personnel est mobile et se déplace avec la personne en réalité ou en imagination, tandis que le territoire est relativement stationnaire en tant qu'étendue spatiale fixe. L'animal ou l'homme marqueront ordinairement les frontières de leur territoire pour qu'ils soient perceptibles aux autres; les frontières de l'espace personnel sont imperceptibles, sauf pour ceux qui en font une observation systématique et raffinée. L'espace personnel a le corps comme centre, alors que souvent le centre du territoire est la demeure de l'animal ou de l'homme.

Lors de son apparition dans les années trente (Katz, 1937), le concept d'espace personnel chez l'être humain ne reçut que des attentions sporadiques dans la littérature en psychologie. Il faisait surtout l'objet de recherches en biologie ou en zoologie sur la territorialité animale. La sociologie s'intéresse, d'après la définition même de son champ d'étude, aux problèmes reliés à l'espace: les sociétés globales, les sous-cultures, les rapports inter-groupes et les relations inter-personnelles sont non seulement des réalités localisées de façon précise, géographiquement délimitées par les sociologues, mais cette dimension spatiale est souvent une source majeure de compréhension ou d'explication de faits sociologiques

plus complexes (cf. par exemple, la notion de "mobilité sociale," ou encore les travaux d'E. Goffman sur l'"interaction stratégique", etc.).

Le présent travail ne présente pas une revue systématique des recherches sociologiques sur l'espace, encore que, parmi les auteurs qui seront cités plus loin, bon nombre soient des sociologues ou des psycho-sociologues. Le concept d'"espace personnel" référant d'abord à une réalité psychologique subjective, mais toujours enracinée dans un contexte social bien précis, c'est à partir du concept lui-même (et de ses équivalents) que s'est construite la revue critique des travaux antérieurs et non à partir des différentes disciplines. Ce critère fonctionnel m'apparaît le seul qui tienne compte des limites inhérentes à un mémoire de Maîtrise en psychologie.

Certaines propriétés du territoire chez les animaux ont été décrites par Hediger (1950, 1955, 1961). A l'intérieur des frontières d'un territoire donné, il distingua une distance de fuite, une distance sociale et une distance individuelle. Chacune de ces distances représentait, dans l'ordre, les points où l'animal fuit le prédateur, la distance moyenne maintenue entre les membres de la même espèce et la frontière individuelle (chez les animaux à non-contact) particulière à chaque animal, en-deçà de laquelle, même les animaux de la même espèce ne peuvent pénétrer sans être menacés de morsures, de coups ou de

toutes autres formes que ce soit de rejet.

Auparavant en 1934, Hediger avait décrit la variété des distances de fuite pour de nombreuses espèces. Plus tard (1950, 1955) il présenta un relevé détaillé des distances individuelles et sociales chez les animaux en captivité. C'est d'ailleurs à partir de ces travaux que l'on put déterminer la dimension des cages dans les jardins zoologiques. Ceci pour éviter la panique ou l'agressivité entre les animaux dans une même cage. Aux différents rapports d'Hediger peuvent aussi s'ajouter les observations non moins systématiques d'Allen (1939) et de Conder (1949) sur les distances individuelles.

En fait, jusqu'ici le phénomène de l'espace personnel chez l'humain depuis son apparition en 1937 (Katz) n'a intéressé directement que peu de chercheurs. Le phénomène n'était pas directement étudié mais observé à travers d'autres recherches comme par exemple la psychologie de la foule (Calhoun, 1961, 1962), situation où la densité de la population atteint un point tel que les distances individuelles (physiques et/ou psychologiques) ne peuvent plus longtemps être inviolées. D'autres chercheurs (Christian, Flyger et Davis, 1960) ont aussi observé ce phénomène au cours de leurs recherches sur la pathologie, tant physiologique que du comportement, qui émerge sous de telles conditions.

C'est sans aucun doute l'anthropologue E.T. Hall qui dans une série d'études (1955, 1959, 1960, 1962, 1963 a, 1963 b, 1964) fut le premier à s'intéresser le plus intensivement au phénomène de l'espace personnel chez l'humain. Dans cette série d'études, il identifie les différences culturelles marquantes qui existent concernant l'utilisation de l'espace personnel, les différents indices sensoriels utilisés pour juger de la distance à établir et la manipulation de l'espace personnel en tant que forme de communication non-verbale. Utilisant une analogie très intéressante, Hall (1963 a) conceptualisait l'espace personnel comme une série de cercles concentriques entourant l'individu. Il proposa que le degré d'intimité ainsi que la fonction particulière d'une relation détermine le cercle spécifique dans lequel prendront place les interactions, c'est-à-dire la distance inter-personnelle entre les interacteurs. Il décrivit donc des distances ou zone appropriées pour différents types d'interactions comme la "distance intime" où son mode proche se situe entre 0 et 6 pouces et son mode éloigné entre 6 et 18 pouces, la "distance personnelle" où son mode proche se situe entre 18 et 30 pouces et son mode éloigné entre 30 et 48 pouces, la "distance sociale" où son mode proche se situe entre 48 et 84 pouces et son mode éloigné entre 84 et 144 pouces. En terminant, il décrit la "distance publique" c'est-à-dire la distance se situant au-delà de dix pieds et où apparaît la dépersonnalisation du con-

tact.

Kueth fut un autre chercheur à s'intéresser activement au phénomène de l'espace personnel chez l'humain (1962 a, 1962 b, 1964 a, 1964 b). Il suppose (1962 b) que les êtres humains développent des schémas sociaux. Dans certains cas, les humains auraient tendance à regrouper les personnes ayant des traits communs sensiblement de la même façon dont ils perçoivent les objets appartenant à un même groupement, dans le sens gestaltiste classique (Kueth décrit ces schémas comme "a unit-forming principle of social perception"). Pour démontrer la présence de ces schémas, Kueth a développé une méthode contrôlée de mesure des distances préférées entre individus, c'est-à-dire la technique de dispositions relatives de figures de feutre sur un tableau. Cette technique a d'ailleurs été grandement utilisée par d'autres chercheurs. Je la discuterai plus loin dans ce mémoire.

Ce n'est cependant que depuis les dix dernières années que l'intérêt pour le phénomène de l'espace personnel chez l'humain a pris un essor vraiment grandissant. Dans sa recherche, Ardrey (1966) note lui aussi que plusieurs animaux maintiennent normalement des distances inter-espèces invariables, et que le comportement agressif entre membres d'une même espèce est souvent relatif au territoire. Dans cette même étude, Ardrey ira jusqu'à affirmer que l'agressivité chez

l'homme est largement issue de la nature innée de son sens du territoire. L'homme, poursuit-il, a une compulsion innée à agrandir et à défendre son territoire.

Il semble que ce soit à la suite de cette recherche d'Ar-drey qu'un intérêt grandissant pour ce phénomène prit son essor. Des travaux expérimentaux au sens classique du terme furent entrepris par Sommer (1959, 1961, 1962, 1965, 1967, 1969). C'est Sommer qui commença à clarifier le concept d'espace personnel en le distinguant de la notion de territorialité que nous retrouvions principalement dans les études d'Hediger. Il propose que le terme "espace personnel" soit utilisé pour décrire le phénomène de la distance interpersonnelle. Il distingue alors la territorialité humaine de celle de l'animal. "L'espace personnel humain n'a pas de points de références géographiques fixes. Il se déplace avec l'individu et il s'étend ou se contracte sous diverses conditions (1959, p. 247)." Sommer démontre aussi empiriquement que l'espace personnel existe et qu'il varie sur la base "of setting and interpersonal stimuli" (voir Felipe et Sommer, 1966) et il conclut que les cercles concentriques ne représentaient pas correctement le phénomène tel que l'avait proposé E.T. Hall. Au cours d'une de ses recherches (relevant les données de la plupart des autres recherches sur l'espace personnel), il fait valoir la pertinence de certaines variables telles la culture, le milieu écologique,

la relation interpersonnelle, les états émotionnels et la personnalité comme facteurs influençant le phénomène (Sommer 1967). Sommer affirmera plus tard dans une autre de ses recherches qu'il y a deux facteurs généraux qui semblent particulièrement importants pour découvrir les différences individuelles d'organisation sociale; 1- le statut psychologique des sujets et 2- l'état émotionnel pendant l'expérimentation (1969).

Little (1965) reprend l'image et l'opinion de Sommer à savoir que l'espace personnel entourant l'humain est clairement un ensemble de globes fluctuants non-concentriques. Il croit que la distance interpersonnelle dépend d'un certain nombre de facteurs incluant la relation avec l'autre personne et la situation.

L'intérêt grandissant des chercheurs a déclenché une série de travaux expérimentaux concernant l'espace personnel. C'est ainsi que plusieurs variables ont été plus spécifiquement mises en co-relation avec ce phénomène. Par exemple, dans une étude de Dosey et Meisels (1969), on a démontré que l'espace personnel s'agrandissait en fonction du stress et de l'anxiété.

Williams (1963) étudia l'espace personnel en relation avec l'extraversion et l'introversion. Ses résultats démontrèrent que les introvertis gardaient les personnes à une plus

grande distance d'eux que les extravertis et manifestaient ainsi qu'ils avaient un espace personnel plus grand.

Leipold (1963) arrive à une conclusion similaire à celle de Williams. Il trouva en effet que les introvertis, individus, selon lui, plus anxieux que des étudiants extravertis, maintenaient une distance physique plus grande entre eux et l'expérimentateur que ces derniers.

Dans une recherche sur les distances interactionnelles chez des groupes de même sexe et chez des groupes de sexes différents, Thomas (1973) découvre que les distances homme-femme étaient significativement plus petites que les distances homme-homme et femme-femme. Il note aussi que les individus complètement vêtus se tiennent plus près les uns des autres que ne le font les personnes en maillot de bain.

Pour sa part D.M. Pedersen (1973) étudie l'espace personnel en fonction de la transparence de soi et de l'accessibilité corporelle (body-accessibility). A.R. Allgeier et D. Byrne (1973) se sont intéressés à l'attraction physique exercée par le sexe opposé comme facteur déterminant de la proximité physique.

Stratton, Tekippe et Flick (1973) mettent en relation l'espace personnel et le "concept de soi". Leur recherche démontre que des étudiants ayant un concept de soi élevé se sont

approchés d'un étudiant masculin plus près que les étudiants ayant un concept de soi moyen et un concept de soi bas ou peu élevé. Les étudiantes ayant un H.S.C. (High self-concept) ont approché plus près que les étudiants ayant un H.S.C. Les étudiantes ayant un L.S.C. (Low self-concept) se sont moins approchées que les étudiants ayant un L.S.C.

Dans une autre étude, Hartnett, Bailey et Hartlez (1974) démontrent que la dimension corporelle, la position physique (assis ou debout) et le sexe sont des déterminants significatifs de l'espace personnel.

Finalement, l'espace personnel a été conçu ou compris dans le sens d'une "zone-tampon corporelle" (body-buffer zone). C'est avec ce terme que Horowitz, Duff et Stratton ont poursuivi des recherches sur l'espace personnel (1964). Comme le disent les auteurs: "La mesure de l'espace personnel, l'aire entourant immédiatement un individu fait la preuve de sa réalité et de sa fonction comme "zone-tampon corporelle" dans les transactions interpersonnelles (p. 651)." Dans leur recherche (1964), ils notent que les patients schizophrènes conservaient une plus grande distance entre eux-mêmes et d'autres personnes que les personnes dites "normales" mais qu'ils n'ont pas été différents dans leurs approches d'objets inanimés.

Les auteurs en tirent la conclusion que l'espace personnel exerce la fonction de tampon ou d'amortisseur face aux

chocs émotionnels suscités par l'approche d'un "étranger" qui veut ou qui pourrait tenter d'établir un rapport interpersonnel. Cette notion de zone-tampon suppose de toute évidence l'apparition d'un malaise ou d'une forme quelconque d'anxiété dès qu'autrui (ou certains autrui) traverse la "frontière" imaginaire mais réelle qui sépare physiquement et/ou psychologiquement ce qui est "out" de ce qui est "in". C'est une aire de tolérance corporellement ressentie et délimitée activement par l'édification de "frontières".

Kinzel (1970) utilisa ce même terme (body-buffer zone) dans son étude sur les prisonniers violents. Il découvrit que les prisonniers violents maintiennent des distances plus grandes face à l'expérimentateur que les prisonniers non violents.

Bolduc (1973) dans une recherche très fortement inspirée de celle de Kinzel (1970), utilisa lui aussi le terme zone-tampon corporelle dans son étude sur les prisonniers violents. Dans cette recherche il utilise la même technique que Kinzel dans son expérimentation. Il y ajoutera cependant celle d'Elizabeth. Ces deux techniques sont décrites plus loin. Il est presque inutile de dire que Bolduc obtint les mêmes résultats que Kinzel (1970).

Je reviendrai plus à fond sur ces cinq dernières recherches, plus loin dans ce mémoire.

2) Critique sur la valeur des différentes conceptualisations de l'espace personnel.

Dans cette critique sur la valeur des différentes conceptualisations de l'espace personnel, j'ai été amené, inévitablement à discuter des types de méthodologie employés dans les recherches sur l'espace personnel. Mais l'aspect méthodologique proprement dit fera l'objet d'une critique particulière plus loin dans ce chapitre. Je me limite ici à des remarques qui relèvent de la sémantique et de l'analyse des techniques.

Le terme espace personnel se retrouve dans bien des secteurs de recherche (animal, humain, population, architecture, urbanisation etc.). Là où ce terme me semble le moins approprié c'est dans les études de l'espace chez les animaux. En effet, je crois qu'il est illogique ou faux de parler d'espace "personnel" pour qualifier l'organisation spatiale chez les animaux; le mot "personnel", à mon avis, ne devrait faire référence qu'aux personnes où qu'à ce qui touche l'humain. L'application stricte de cette règle éviterait sans doute beaucoup d'ambiguités, de contresens ou de contradictions dans l'analyse comparée des travaux de recherche et dans l'intégration des connaissances acquises.

Il est finalement assez difficile de vraiment critiquer la valeur des différentes conceptualisations de l'espace per-

sonnel, ce concept, n'ayant au niveau de son sens propre et de sa signification phénoménale, que très peu ou pas évolué depuis les années trente. En effet, mises à part les distinctions qui s'imposent dans la définition du sens des termes employés dans la recherche animale et humaine, peu a vraiment été fait pour élaborer autour de ce concept. On ne retrouve depuis les débuts de la recherche sur l'espace personnel (désormais je parlerai d'espace personnel en terme de réalité spatiale humaine, c'est-à-dire l'aire dans laquelle un individu vit ses relations avec le monde extérieur, que ce soit objets, animaux ou personnes) aucun effort pour vraiment comprendre la réalité à laquelle réfère le concept; les auteurs n'y accordent toujours que le même sens, peu importe la formulation utilisée pour le décrire.

Quelques chercheurs ont voulu lui donner une forme très souvent constante (par exemple, la série de cercles concentriques de Hall, 1963 b, ou encore comme un groupe fluctuant de globes non-concentriques de Little, 1965 et Sommer, 1966) mais ne changeant en rien leur conceptualisation. L'espace personnel demeure toujours pour chacun d'eux quelque chose comme, selon les formulations utilisées: l'aire entourant immédiatement un individu et dans laquelle prennent place différentes interrelations qui exercent une influence sur lui.

C'est donc dire que ce que l'on a pu faire jusqu'ici

pour développer ce concept ne fut très souvent que de mettre la mesure du phénomène lui-même en corrélation avec différentes variables, en négligeant de s'interroger sur la définition et la signification phénoménale de l'espace personnel. Je crois que toutes ces recherches ont fort peu évolué tant au niveau de la conceptualisation elle-même que de la compréhension du phénomène. On a plutôt l'impression d'assister à une répétition de recherches successives essentiellement semblables; le seul effort nouveau ne touche que l'aspect technique ou l'utilisation d'une nouvelle variable.

Je crois que, imaginer un procédé technique nouveau ou calculer des corrélations avec des variables nouvelles n'introduit aucun changement dans le type d'informations que peut nous apporter une méthodologie spécifique et limitée à une seule vision des choses. Si on ne connaît pas à fond la nature du phénomène psychologique (donc subjectivement vécu par des êtres humains) qui nous intéresse, le calcul de corrélations avec une multitude d'autres variables aussi mal connues (souvent) ne signifie plus rien: une corrélation statistique se vide de sens psychologique si les termes mis en relations sont mal connus, imprécis et équivoques. Nous en arrivons, à ce moment, au point le plus confus qui ressort de notre revue des différentes conceptualisations de l'espace personnel: "Tout semble, d'une façon ou d'une autre, influencer l'espace person-

nel d'un individu".

Je crois que ce serait prêter au ridicule que de poursuivre la recherche indéfinie d'autres variables ou de chercher de simples modifications dans les techniques appartenant à la même méthodologie. C'est pourquoi je crois qu'il faut interrompre la chaîne des corrélations pour s'interroger sur la nature psychologique ("De quoi est-il question?") de l'espace personnel. Il me paraît plus important de savoir le "Comment?" de l'expérience vécue par les sujets eux-mêmes, la question: "Qu'est-ce qui est en relation statistique avec l'espace personnel?" me paraissant prématurée tant qu'on ne retournera pas d'abord à des descriptions subjectives de l'espace personnel, descriptions qui définiront les propriétés réelles de ce phénomène (essentiellement existentiel et vécu, avant son opérationnalisation en terme de mesure ou de quantité). Il peut arriver que l'identification des propriétés du phénomène conduise, dans un cadre méthodologique expérimental, à l'identification de "variables" nouvelles et significatives au plan psychologique. Mais ce n'est pas là notre propos. L'emploi d'une méthodologie d'orientation phénoménologique conduit à des conclusions valides en elles-mêmes, indépendamment d'une transposition dans l'ordre expérimental, probabilistique et quantitative. Ce qui m'importe c'est de connaître les modalités d'existence de l'espace personnel (le "comment") au delà d'une

définition opérationnelle qui réduit le concept initial à une question de pieds et de pouces.

3) Revue des principales techniques de mesure de l'espace personnel.

Les données empiriques rapportées par la littérature sur la "distance interpersonnelle" ou sur l'"espace personnel" proviennent généralement de l'utilisation de techniques de mesure que l'on qualifie de "naturalistes" et de "corrélationnelles" (naturalistic-correlational). Par exemple, la plupart des chercheurs cités par Lett, Clark et Altman (1969) ont utilisé des techniques relevant d'abord du sens commun et d'une validité apparente mais très pauvres au plan psychométrique proprement dit. Duke et Nowicki (1972) estiment pour leur part que le choix de ces techniques repose sur un postulat ou un présupposé, c'est-à-dire: l'espace personnel est un phénomène si évident que n'importe quel type de mesure qu'on y applique est pertinent et va de soi. Ils poursuivent: "Si ce présupposé agit vraiment dans l'esprit des chercheurs, nous le contestons; il est fallacieux et il est en partie responsable de la confusion présente et de la présence de peu de relations bien fondées dans le domaine (pour être plus spécifique, seulement 6 relations empiriquement supportées furent citées par Lett, Clark et Altman (1969, p. 121))".

Lett, Clark et Altman (1969), dans une revue critique et une analyse propositionnelle des recherches portant sur la distance interpersonnelle, ont identifié trente-et-une proposi-

tions présentant chacune un lien (statistique ou autre) entre un facteur donné et la distance interpersonnelle. Ces propositions avaient été tirées au hasard d'une sélection d'articles provenant eux-mêmes d'un recensement de plus de 500 titres ou publications. C'est en s'appuyant sur ces données que Lett, Clark et Altman (1969) tirèrent la conclusion que moins de 20% des propositions présentaient une confirmation convaincante des hypothèses formulées. Ils y voient une prolifération anarchique, désordonnée, de propositions détachées les unes des autres, provenant de recherches indépendantes où les chercheurs ont recours à des méthodes, à des sujets et à des contextes très disparates, chacun rapportant des faits isolés qui ne sont pas repris et vérifiés par d'autres en vue d'en arriver à une généralisation quelconque. Ils font état du fait que "la plupart des données nouvelles ne semblent reposer sur aucun fondement théorique et n'appartiennent tout au plus qu'au type de recherche "I wonder-what-will-happen variety" (p. 37)."

a) Mesures tirées de la vie réelle (Real Life Measures)

Cette catégorie regroupe les différentes techniques de mesure de l'espace personnel ou de la distance interpersonnelle qui, soit, provoquent expérimentalement une interaction humaine, ou qui, le plus souvent observent de façon aussi naturelle que possible les positions respectives qu'occupent des personnes en interrelation.

A la première forme de mesure de cette catégorie (c'est-à-dire les différentes techniques où l'on établit la distance interpersonnelle en provoquant expérimentalement, en laboratoire, une interaction humaine) appartiennent plusieurs recherches récentes sur l'espace personnel. En général, on demande au sujet lui-même de choisir la distance interpersonnelle à l'instant où il se sent inconfortable ou mal à l'aise vis-à-vis l'approche progressive du stimulus humain. Dans ce type de technique, le sujet approche ou est approché de différents angles. Les points où le sujet s'arrête ou arrête l'expérimentateur qui s'avance vers lui, selon le cas, déterminent alors la "frontière corporelle" où débute l'"inconfortabilité". Cette "frontière corporelle" correspond dans ces recherches, à l'espace personnel. Il s'agit là d'un postulat fondamental que j'aurai l'occasion de discuter plus loin: on présuppose que l'espace ou la distance physiques sont des reflets de l'espace et de la distance psychologiques et que les frontières "corporelles" délimitent aussi un "territoire" psychologique.

Sous ce genre de technique, peuvent se regrouper pour ne nommer que les principales, celles d'Horowitz, Duff et Stratton (1964), Kinzel (1970), Frankel et Barret (1971), Stratton, Tekippe et Flick (1973), Bolduc (1973) et Harnett, Bailey et Hartley (1974). La plupart de ces recherches, ainsi que de nombreuses autres du même type, conservent le même modèle

technique; les seules variations ne concernent que le choix des variables étudiées en relation avec l'espace personnel.

Je ne détaillerai pas d'avantage la description de ces recherches. Elles seront commentées plus loin dans ce mémoire, car elles mettent en évidence précisément les points essentiels qui ont déterminé mes choix tant au plan méthodologique que technique proprement dit.

La deuxième façon d'établir les dimensions de l'espace personnel (c'est-à-dire en observant de façon aussi naturelle que possible les positions respectives qu'occupent des personnes en interrelation) correspond plus particulièrement aux observations systématiques de Hall chez les êtres humains de différentes cultures, tout comme le faisait Hediger chez les animaux de différentes espèces. C'est ainsi que Hall a décrit et quantifié différentes distances d'interrelation (1963 a, 1963 b). Malheureusement, il n'a pas explicité et articulé complètement sa conceptualisation de même qu'il n'a pas discuté le sens réel de ses affirmations empiriques. On trouve d'ailleurs chez Little (1965) et Sommer (1966) une tentative pour mettre en doute la conception de l'espace personnel chez Hall. Quoi qu'il en soit, il reste que Hall a observé le phénomène de l'espace personnel de la façon dont il se produit le plus naturellement, c'est-à-dire en observant directement les personnes lors d'interrelations réelles en milieux réels

(c'est-à-dire par une observation in vivo, hors du laboratoire expérimental).

C'est à mon avis une des voies les plus sûres pour comprendre un phénomène tel qu'il se vit, encore qu'elle soit limitée, d'un côté par les difficultés d'ordre technique, de l'autre par l'absence d'entrevues de recherche susceptibles de révéler le vécu de chacun des partenaires. Faute d'une méthodologie qui eût permis la vérification et la discussion de ses données et à cause de la pauvreté de son effort de conceptualisation, Hall demeure un précurseur dont l'influence immédiate a été relativement limitée.

A ce type de technique de mesure s'ajoute aussi celle de Sommer (1959) qui observa l'arrangement naturel de personnes prenant place autour d'une table dans une cafétéria d'hôpital. Dans cette recherche, Sommer cherchait à connaître l'influence de la position choisie sur le leadership, sur l'intérêt pour la discussion, etc.

Lett, Clark et Altman (1969) citent une multitude d'autres techniques dites de "real-life measures" dont celles de Sommer (1965, 1966 et 1967), Little (1965) et de Kleck (1967) semblent les plus importantes.

Duke et Nowicki (1972) affirment que généralement, les résultats obtenus par l'une de ces techniques naturalistes

sont souvent en contradiction avec les résultats obtenus par d'autres techniques de même nature. Et ils ajoutent qu'on trouve peu d'efforts pour répéter les mêmes expériences en vue d'une généralisation possible (p. 121).

b) Les techniques de laboratoire expérimentalement contrôlées.

Sous cette catégorie se retrouvent également diverses techniques particulières. Il ne fait aucun doute que la technique développée par Kuethe (1962 a, 1962 b) est la plus souvent employée.

Kuethe demande à ses sujets de placer ou de replacer des groupes de deux ou trois figures de feutre représentant des personnes, des animaux ou des formes géométriques sur un tableau feutre. La tâche de ses sujets consiste à placer à leur guise ces figures sur le tableau. Kuethe assure que les figures placées l'une près de l'autre reflètent des "schémas sociaux". C'est dans ce sens que Kuethe voit les arrangements spatiaux entre individus, c'est-à-dire de la même façon dont les "schémas sociaux" se développent chez les personnes (voir p. 13 de ce mémoire).

Plusieurs études ont adopté la technique de Kuethe non seulement en relation avec le phénomène particulier de l'espace personnel mais aussi dans beaucoup d'autres champs de recherche (Kuethe et Stricker, 1963; Kuethe 1964 a; Kuethe 1964 b;

Kuethe et Weingartner, 1964; Kuethe et Desoto, 1964; Weinstein, 1965; Weinstein, 1967; Kuethe, 1967; Little, 1968; Little, Ulehla, et Henderson, 1968).

Kuethe, toutefois n'est pas le seul à utiliser cette technique; probablement que le plus prolifique de ses utilisateurs fut Alexander Tolor et ses collaborateurs: (Tolor, 1968; Tolor et Jalowiec, 1968; Tolor et Donnon, 1969; Tolor, 1969; Tolor et Orange, 1969; Tolor, Brannigan et Murphy, 1970; Tolor, 1970 b; Tolor et Salafia, 1971).

Tolor n'a cependant pas utilisé exclusivement la technique de Kuethe dans ses recherches. Dans plusieurs de ses dernières études, il a modifié la technique du tableau feutré. Plus récemment, Tolor, Brannigan et Murphy (1970; Tolor, 1970 a) ont introduit un nouveau procédé dit de "group-administration paper-and-pencil psychological distance scale" (P.D.S.). Utilisant le P.D.S., Tolor, Brannigan et Murphy (1970) ont relié la distance psychologique à la perspective temporelle future. Des travaux similaires ont aussi été rapportés par Brannigan et Tolor (1971).

Toujours sous cette même catégorie, plusieurs autres techniques ont été utilisées. Elles sont cependant pour la plupart des variantes ou des modifications de la technique de Kuethe. Meisels et ses associés par exemple (Dosey et Meisels, 1969; Meisels et Guardo, 1969 Guardo, 1969; Meisels et Canter,

1970; Meisels et Dosey, 1971) ont utilisé un procédé qui a été parfaitement décrit par Guardo (1969) et Meisels et Guardo (1969). Ces auteurs ont, en essence, modifié la technique de base développée par Kuethé de telle façon qu'elle est devenue un "test papier-crayon". Assez curieusement, quelques études ont rapporté que ces variantes sont spécifiquement comparables. Une revue sur le sujet (Sommer, 1959; Little, 1965; Rawls, Trego et McGaffey, 1968 a, 1968 b, 1969) suggère cependant que ces mesures, qui semblent être sensiblement similaires, ne sont cependant que faiblement en corrélation.

c) Critique

Ma critique vis-à-vis ces techniques rejoint et complète celle de Duke et Nowicki (1972). Je me limiterai à soulever un problème fondamental: dans la méthode développée par Kuethé (et de laquelle découlent toutes les autres citées dans cette catégorie) peut-on affirmer qu'une figure de feutre, par exemple celle représentant le père placée au-dessus de la tête de l'enfant, représente ou élicite la même projection de la "distance interpersonnelle" que si elle était placée carrément à gauche ou à droite ou au-dessous de la figure de l'enfant? Je crois qu'effectivement la mesure calculée du point central d'une figure à une autre peut être linéairement et empiriquement la même, que la figure soit placée dans n'importe laquelle des positions infinies qu'elle peut prendre sur le tableau.

Cependant je suis très sceptique lorsqu'on m'affirme que la qualité de cette "distance interpersonnelle", ainsi obtenue est la même pour d'autres positions choisies par le sujet. Que signifierait alors cette "distance interpersonnelle", sinon qu'elle est une mesure quelconque et approximative d'une "projection"? De plus, je ne suis pas convaincu qu'un même groupe de figures, placées aux mêmes endroits par deux sujets différents représente la même "projection" ou la même qualité de "distance interpersonnelle" et c'est là que se pose pour moi la très importante question: "Qu'est-ce que l'"espace personnel"? (Je rappelle que "distance interpersonnelle" et "espace personnel", assez curieusement, sont synonymes au plan opérationnel).

Cette interrogation ne vaut pas que pour l'ensemble des techniques citées jusqu'ici; elle s'impose à mon avis à toutes les tentatives de mesure qu'il m'a été donné d'analyser dans la littérature scientifique. En effet, après l'étude d'un article de recherche sur l'espace personnel, le lecteur est toujours en droit de se demander: "De quoi est-il question? Quelle est la nature du phénomène auquel on applique ces mesures? Qu'est-ce que l'espace personnel?" La lecture de ces travaux de recherche ne m'a appris, sur l'espace personnel et ses propriétés, que ce que nous savions déjà en opérationnalisant le concept: L'espace personnel est mesurable, et peut, selon

les lois de la probabilité, entrer en corrélation statistique significative avec tout autre phénomène qu'on peut réduire à sa dimension d'être étendu dans l'espace et dans le temps (il suffit d'être patient et de trouver la "bonne" façon d'opérationnaliser). Comme nous le verrons plus loin, ce qui nous échappe ici c'est la signification psychologique proprement dite de l'espace personnel, le sens subjectif personnel d'une réalité spatio-temporelle. Ma question est d'ordre épistémologique et méthodologique et non une simple question d'astuce dans la mise au point d'une technique de mesure.

Dans leur recherche Duke et Nowicki (1972), ont un souci d'abord de technologie. Ils s'appuient sur l'étude de Lett, Clark et Altman (1969, voir p. 29 de ce mémoire) pour faire une revue critique de la plupart des "méthodologies" employées jusqu'ici pour étudier le phénomène de l'espace personnel. Ces auteurs affirment qu'une mesure largement applicable et acceptable n'a pas encore été mise au point pour déterminer la distance interpersonnelle. Les mesures tirées de la vie réelle (real-life measures), disent-ils, se contredisent car elles ne contrôlent pas différentes variables tels les vêtements de celui qui approche, le port de lunettes etc. En plus les expériences répétées sont peu nombreuses, la variété des stimuli et la dimension numérique des groupes examinés sont limitées. Elles sont principalement d'une validité apparente qui n'est pas

fondée et par elles-mêmes ne sont donc pas suffisantes pour assurer une validation scientifique des résultats obtenus (p. 122).

Pour ce qui est de la technique expérimentale de Kuethe (1962) et des autres qui en découlent, (Tolor, Meisels etc.), Duke et Nowicki (1972) les considèrent inadéquates. "La méthode originale de Kuethe présente une fiabilité et une validité douteuse, de même que des rapports mal connus avec certaines attitudes mentales pré-établies. Il y a eu cependant une tentative pour établir ses propriétés psychométriques (Tolor et Salafia, 1971) mais aucune ne concernait l'effet de la désirabilité sociale ce qui pourrait affecter la validité des conclusions".

Le P.D.S. (Group administration paper-and-pencil psychological distance scale) construit par Tolor, Brannigan et Murphy (1970) est tout aussi inadéquat à leurs yeux. "Cette échelle impose une distribution discontinue (il faut pointer un intervalle très fin entre les stimuli) à ce qui dans la nature est probablement continu. De plus, les concepts étudiés sont traités avec peu d'attention, négligeant des facteurs qui se confondent tel le sexe, l'âge, la race par exemple". Ils soutiennent que la confusion existant dans le domaine de la recherche sur la distance interpersonnelle est due à l'absence totale de souci pour les qualités psychométriques des techni-

ques utilisées de même qu'à l'absence d'un plan de travail global qui puisse guider les tentatives individuelles d'opérationnalisation. "Une validité apparente et une fidélité présupposée ne suffisent pas à assurer l'étude systématique du comportement."

Dans leur revue, Duke et Nowicki suggèrent qu'une mesure satisfaisante devrait être applicable à un large éventail puisque la distance interpersonnelle est apparamment une variable développementale (Meiseils et Guardo, 1969). Elle devrait aussi être utilisable dans différentes cultures puisque la distance interpersonnelle varie d'une culture à l'autre (Hall, 1963 a; Little, 1968) et des études comparatives devraient utiliser le même instrument dans chaque groupe examiné.

La technique ne devrait pas exiger des sujets un niveau intellectuel minimal afin qu'elle puisse être utilisée auprès de classes et de niveaux socio-économiques différents (les auteurs présupposent donc ici que le niveau intellectuel varie selon les classes sociales, ce dont je doute). La technique devrait être fiable, sans contamination, standardisée et appuyée sur un réseau nomothétique de données témoignant de sa validité de construit. Elle devrait pouvoir être administrée à des groupes et permettre une méthodologie par laquelle la distance interpersonnelle peut être systématiquement étudiée à l'intérieur d'une base théorique développée à partir des décou-

vertes obtenues par la méthodologie elle-même (je crois que c'est là, aller à l'envers du processus normal de la recherche; on n'élabore pas une méthodologie pour développer par la suite une théorie mais bien le contraire: l'élaboration d'une méthodologie nous permettant d'aller vérifier des hypothèses ou une théorie déjà formulée).

A la suite de cette revue critique des différentes techniques employées pour la mesure de l'espace personnel, Duke et Nowicki proposent maintenant un nouvel instrument tenant compte des critères qui sont rapportés ci-dessus. En somme, ils nous proposent la technique parfaite. Il s'agit de l'"Echelle de distance interpersonnelle confortable" (C.I.D.), une technique qui respecte les impératifs de la méthodologie expérimentale et qui, par conséquent ne sort pas des sentiers battus.

Le C.I.D. est une technique de mesure du type test papier-crayon correspondant à une forme dérivée de l'actuel "body-boundary rooms" utilisé par Rawls, Trego et McGraffeg (1969) et Frankel et Barrett (1971) par exemple.

On administre le C.I.D. comme suit; on demande au sujet de s'imaginer au centre de la figure (voir figure 1). On lui dit que chacun des points représente une porte derrière laquelle se tient une personne. On lui demande alors d'imaginer que cette personne sort d'une des portes et s'avance vers lui.

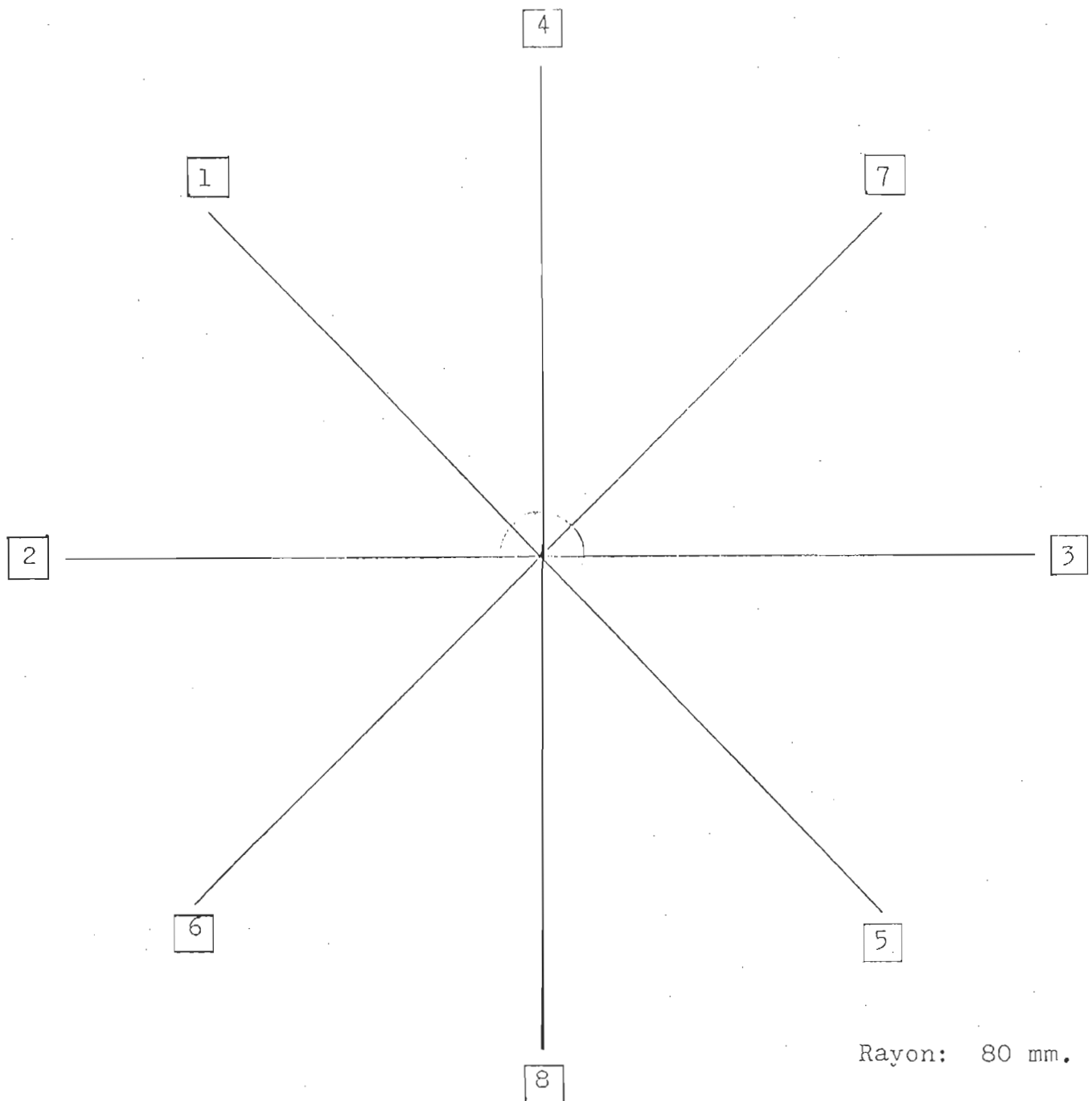


Figure 1: The comfortable interpersonal distance scale (CID).
(L'Echelle de distance interpersonnelle confortable)

On lui donne comme consigne d'arrêter cette personne dès qu'il se sentira inconfortable. Répétant cette opération à partir des huit points différents et suivant un ordre dû au hasard, Duke et Nowicki croient alors obtenir le reflet des distances interpersonnelles c'est-à-dire l'espace personnel des sujets.

Il est vrai que cette technique peut s'appliquer à un éventail de sujets de races, d'âges, de sexes ou de niveaux intellectuels et sociaux différents.

J'hésite cependant à dire que, telle qu'elle est proposée, cette méthode permettra d'aller plus loin dans l'étude des variables ou des caractéristiques de l'espace personnel, comme le prétendent ses auteurs. Ainsi, si l'on demande à des sujets d'imaginer que derrière ces portes, se tient une personne de l'autre sexe, il peut arriver qu'un sujet s'imagine voir approcher une personne qu'il désire beaucoup alors qu'un autre sujet peut tout aussi bien s'imaginer voir approcher une personne qu'il déteste et avec qui il vient à peine d'avoir une discussion orageuse. Il y a aussi toute la notion de "confort" introduite dans la consigne qui m'apparaît inappropriée. Je discuterai de ce thème plus loin dans ce mémoire.

Tout porte à croire que, pour un sujet donné, la personnalité ou les traits psychologiques de celui ou celle qui entre (réellement ou par imagination) dans son espace personnel

sont des facteurs de premier ordre ou des déterminants majeurs du comportement et du vécu du sujet. Or, dans le C.I.D., on ignore totalement cet aspect de la question: encore une fois, on suppose (et ce, en dépit de ce que la psychologie scientifique enseigne depuis toujours sur les différences individuelles) que sur le plan de la moyenne statistique d'un groupe de sujets les différences individuelles (encore inconnues, dans une large mesure) s'annulent les unes les autres. Seules les mesures comptent, et les fictions statistiques qu'elles engendrent parfois.

Qu'est-ce que Duke et Nowicki ont-ils vraiment obtenu? Peuvent-ils se permettre d'affirmer qu'ils ont obtenu un reflet de l'espace personnel et peuvent-ils généraliser et tirer des conclusions pour différents types de populations ou de groupes? Ce sont là mes interrogations, motivant pour moi aussi la recherche d'une nouvelle approche.

4) Etude de cinq recherches conduisant au choix d'une méthode et d'une technique.

Dans leur recherche, Horowitz, Duff et Stratton (1964) comparaient l'"espace personnel" à une "zone-tampon corporelle" (Body-buffer zone) (voir p. 22 de ce mémoire).

"La mesure de l'espace personnel, l'aire entourant immédiatement un individu, fait la preuve de sa réalité et de sa fonction comme "zone-tampon corporelle" dans les transactions interpersonnelles." (p. 651)

Je ne détaillerai pas ici la totalité de cette recherche. Je me limiterai à la partie comprenant la troisième d'une série de quatre expérimentations différentes. Je choisis particulièrement celle-ci parce que la méthodologie qui y est employée en inspirera quelques autres (Kinzel, 1970; Stratton, Tekippe et Flick, 1973; Bolduc, 1973; Hartnett, Bailey et Hartley, 1974) pour ne nommer que celles dont je discuterai.

Pour leur troisième expérimentation, Horowitz, Duff et Stratton prirent comme sujets dix ambulanciers du personnel d'un hôpital psychiatrique. On leur demanda d'approcher une personne connue d'eux jusqu'à ce qu'ils commencent à se sentir mal à l'aise face à cette proximité croissante. On leur demandait par la suite d'avancer ou de reculer jusqu'à ce qu'ils atteignent un point où ils deviendraient un peu mal à l'aise s'ils s'avançaient davantage.

Les sujets approchaient d'abord un homme et ensuite une femme. Ces mêmes personnes présentaient à chaque approche des sujets, un autre des huit aspects de leur propre corps. Ensuite, les sujets approchaient de face, ces mêmes huit aspects du corps de l'homme, et ensuite de la femme, avec la même consigne concernant le point d'arrêt.

La circonférence ou le tour de l'épaule était utilisé pour obtenir, avec un ruban à mesurer, la plus courte distance entre les deux corps, et ce, pour chacun des huit angles d'approche. Les tuiles carrées du plancher servaient d'échelle graduée. On enregistrait alors graphiquement ces résultats, on réunissait les points et on calculait l'aire ainsi obtenue avec un instrument ad hoc. De plus, le total des pas, le nombre de fois où le sujet détournait le regard, la somme des contacts physiques, tout cela était enregistré, de même que les paroles et les gestes de chaque sujet.

Pour cette partie de la recherche, les auteurs ont observé que les sujets qui utilisaient comme critère leur sentiment de bien-être personnel maintenaient, à l'égard d'un homme, une distance interpersonnelle plus grande qu'à l'égard d'une femme.

De plus, les graphiques décrivent un contour régulier et des différences régulières entre l'approche homme-homme et l'ap-

proche homme-femme.

Cette façon de procéder, pour quantifier ou délimiter l'espace personnel, se retrouve également dans l'étude de Hartnett, Bailey et Hartley (1974) déjà cité dans ce mémoire (p. 22). Après avoir demandé au sujet son numéro d'identification, l'expérimentateur lui dit:

"Marche vers moi jusqu'à ce que tu te sentes "inconfortable". Lorsque tu te sentiras "inconfortable", arrête." Lorsque le sujet s'arrêtait, l'expérimentateur notait le plus discrètement possible le point précis où se trouvaient les pieds du sujet. (Les résultats de cette recherche apparaissent à la page 22 de ce mémoire).

Stratton, Tekippe et Flick (1973) entreprirent une étude sur l'espace personnel en relation avec le concept de soi (voir p. 21). Les auteurs modifièrent légèrement la technique. Les sujets devaient approcher un mannequin ou un expérimentateur en suivant tour à tour quatre directions seulement: arrière, avant, côté gauche, côté droit. La consigne demandait au sujet de s'arrêter à une distance "confortable" du stimulus. Cette distance était mesurée à partir d'un ruban gradué au pouce que l'on avait fixé au plancher. Dans un second temps, on demandait aux sujets de placer deux silhouettes sur une page blanche à une distance jugée "confortable" l'une de l'autre, et d'en tracer le contour. (Les résultats de cette recherche apparais-

sent à la page 21 de ce mémoire).

Kinzel (1970), tout comme Horowitz, Duff et Stratton (1964), se réfère à la notion de "zone-tampon corporelle" pour mesurer l'espace personnel. Cependant, contrairement à la méthode utilisée par Horowitz, Duff et Stratton (1964) et par les autres chercheurs cités plus haut (où c'est le sujet qui s'approche de l'expérimentateur), Kinzel propose que ce soit l'expérimentateur qui s'approche du sujet suivant huit angles différents de 45 degrés. La distance minimale d'approche permise à l'expérimentateur par le sujet constitue la distance interpersonnelle. La surface obtenue en reliant les huit points d'arrêt définit l'espace personnel du sujet. La consigne, dans cette étude, est aussi différente. En effet celle-ci ne réfère plus directement à la notion d'inconfort ou de confort comme on l'avait fait jusque là. L'attitude mentale créée chez le sujet est donc susceptible d'être différente. Kinzel ne précise pas de critère a priori pour ses sujets. Il leur dit:

"Je vais m'approcher de vous et vous me direz d'arrêter lorsque vous sentirez que je suis trop près."

Cette consigne ne prédispose pas le sujet à croire qu'il doit éprouver un malaise avant d'arrêter l'expérimentateur.

Le sujet est conduit dans une pièce vide, de 20 pieds

par 20 pieds, et on lui demande de se placer au centre. L'expérimentateur s'avance vers le sujet à partir d'un point situé à 8 pieds, face au sujet. Il lui demande: Ici? Et il attend 2 ou 3 secondes avant de faire un autre pas. Il ne s'arrête qu'au moment où le sujet le lui ordonne. On mesure alors la distance qui sépare l'expérimentateur du centre de la pièce. La même procédure est suivie pour chacun des 8 points de départ autour du sujet.

Dans une première série d'expériences, on demandait au sujet de ne pas regarder et d'être seulement attentif à la voix de l'expérimentateur lorsque celui-ci s'approchait de derrière. Dans une deuxième série, le sujet était autorisé à regarder derrière mais sans tourner le tronc. Etant donné qu'il n'y eut pas de différences consistantes entre les deux séries d'expériences, seuls les résultats de l'expérience où l'on permettait aux sujets de regarder furent utilisés. Cette expérience fut répétée 12 fois pour chacun des sujets à des intervalles approximatifs d'une semaine. De plus, on a demandé à chacun ce qu'il avait ressenti au moment où il avait arrêté l'expérimentateur. (Les résultats de cette recherche apparaissent à la page 23 de ce mémoire).

Bolduc (1973) utilise deux techniques (celles de Kinzel et d'Elizur) dans son étude sur l'espace personnel en tant que révélateur du niveau de violence chez le délinquant adulte en

milieu carcéral. Afin de ne pas répéter inutilement des informations déjà données dans ce mémoire (p. 23) au sujet de ces techniques et sur cette recherche en général, je ne décrirai ici que la procédure expérimentale utilisée par l'auteur (pp. 67-68-69).

Après avoir demandé aux sujets quelques questions d'identification: nom, date de naissance, scolarité, profession, droitier ou gaucher, et motif de l'incarcération le cas échéant, l'expérimentateur essaie de déterminer le niveau de violence avec la consigne suivante:

E: -"Je vais vous montrer dix cartes sur lesquelles il y a des dessins. Tout ce que vous avez à me dire, c'est ce à quoi cela vous fait penser."

Cette première phase terminée, l'expérimentateur (E) tente d'éclairer la portée et la signification de certaines expressions verbales du sujet (S) demeurées obscures.

S: -"Je vois deux personnes."

E: -"Que font-elles?"

S: -"Je vois des gouttes de sang."

E: -"D'où proviennent-elles?"

Le sujet est ensuite conduit dans une salle spécialement aménagée à cet effet. L'expérimentateur propose au sujet de se tenir debout au centre de la salle sur un jeton préalablement fixé tandis que lui-même se place à huit (8) pieds devant

le sujet. La consigne est la suivante:

E: -"Je vais m'avancer vers vous et vous me direz d'arrêter lorsque vous sentirez que je suis trop près."

L'expérimentateur fait alors un pas en avant, s'arrête 2 ou 3 secondes et s'enquiert: "Ici?" Le même processus se répète jusqu'à ce que le sujet dise: "Arrêtez". Il s'agit alors de marquer d'une façon quelconque la position d'arrêt en déposant un indice sur le sol entre les deux pieds de l'expérimentateur. Celui-ci ajoute alors:

E: -"Maintenant, je vais faire le tour de vous de la même façon. Ne bougez pas les pieds. Cependant, vous pourrez continuer de me regarder si vous le désirez."

L'expérimentateur complète sept (7) approches supplémentaires de façon à ce que les huit points de départ décrivent un octogone autour du sujet.

Cette variation dans les consignes, concernant le droit ou l'interdiction pour le sujet de regarder l'expérimentateur s'approcher sous tous les angles, doit être soulignée car il s'agit là d'une condition expérimentale qui constitue un point controversé. Si, d'une part, Kinzel (1970) ne rapporte aucune différence significative dans les distances interpersonnelles tolérées par les sujets ayant ou non le droit de suivre des yeux les mouvements de l'expérimentateur, de son côté, Hall

(1966) soutient que la perception visuelle joue un rôle majeur dans la constitution ou la construction de l'espace personnel des individus.

Après avoir fait le tour du sujet et indiqué l'emplacement de chaque arrêt au moyen d'un jeton, l'expérimentateur revient se placer devant le sujet pour s'enquérir des raisons qui l'ont motivé à adopter telle ou telle distance: "Sur quoi vous êtes vous basé pour me dire d'arrêter à cette distance?"

Critique

Dans les trois premières recherches citées (Horowitz, Duff et Stratton, 1964; Stratton, Tekippe et Flick, 1973; Hartnett, Bailey et Hartley, 1974), ce qu'il faut retenir en premier lieu c'est le recours à la notion de malaise (inconfort) dans les consignes. A mon avis, le fait de centrer l'attention du sujet sur l'émergence éventuelle d'un état de malaise introduit dans le processus expérimental un "biais", une déformation systématique qui peut limiter sérieusement l'éventail des réactions possibles du sujet. On crée en effet une attente (l'expérience d'un malaise), on structure un vécu à venir, de telle sorte que le comportement observé (le choix explicite de telle distance physique) risque de n'être plus qu'un artefact dont le véritable sens nous échappe. En d'autres termes, le malaise devient une variable que l'on introduit dans la situation sans la contrôler vraiment dans la mesure où

on ne sait pas comment, dans l'expérience réelle vécue par le sujet, elle joue. C'est là définir implicitement et a priori l'espace personnel. C'est lui donner, pour le sujet, une modalité d'existence et une qualité très limitées. C'est le définir en fonction d'un vécu affectif qui n'est pas, de toute nécessité, lié à la situation et à l'événement psychologiques. En effet, jamais il n'a été démontré que la proximité croissante entre deux personnes est inévitablement une source de malaise. L'espace personnel, comme phénomène expérientiel, peut se révéler suivant différentes modalités en fonction de conditions particulières (le type de relations interpersonnelles, les caractéristiques de la personnalité, la facilité d'accès au vécu, l'évocation du passé, l'anticipation du futur, etc.). En somme, je crois que créer une attente de malaise chez les sujets fausse les résultats et met en évidence une qualité bien particulière de l'espace personnel.

Un autre point a également attiré mon attention. Je note en effet que, dans ces trois études, ce sont les sujets qui s'approchent des expérimentateurs. C'est-à-dire que ce sont les sujets qui pénètrent dans l'espace personnel d'autrui, ou du moins que ce sont eux qui jouent un rôle "actif", physique, dans la rencontre de deux espaces. Or, Horowitz, Duff et Stratton (1964) identifient la zone-tampon corporelle comme étant l'aire entourant une personne et à l'intérieur de laquel-

le cette personne éprouve de l'anxiété dès que quelqu'un d'autre y pénètre.

On peut alors facilement imaginer que le sujet tentera d'estimer la distance à établir pour que l'expérimentateur ne se sente pas mal à l'aise. Il ne s'agit que d'une hypothèse mais elle est plausible si l'on se réfère à la définition d'Horowitz, aux concepts de schémas sociaux de Kuethé (1962) et aux caractéristiques sociales et culturelles suggérées par Hall dans sa série d'études sur l'espace personnel (1955, 1959, 1960, 1962, 1963 a, 1963 b, 1964). Comme je l'ai dit précédemment, (p. 17) Hall observait que les gens utilisaient différents indices sensoriels pour juger de la distance à établir. Or, ici ce n'est pas un indice sensoriel imprécis mais un indice verbal très explicite que les sujets peuvent utiliser pour juger de la distance optimale à établir.

Je crois que l'approche de Kinzel (1970) et de Bolduc (1973) constitue un pas en avant du point de vue méthodologique. Ces deux auteurs n'introduisent pas la notion de malaise dans leur consigne et ils proposent de plus que ce soit l'expérimentateur qui s'approche du sujet, ce qui me semble plus en accord avec leur notion de zone-tampon corporelle.

Cependant, pour ce qui est de la méthodologie utilisée par Bolduc, il m'est apparu lors de ma pré-expérimentation que l'emploi de jetons pour marquer les points d'arrêts sur le

plancher influençait fortement les sujets dans leur décision d'arrêter l'expérimentateur. Très brièvement, j'ai observé que les sujets, à la vue des jetons que l'expérimentateur possédait, cherchaient à maintenir la même distance d'un jeton à l'autre. Ce simple phénomène peut sans doute rendre compte de la régularité dans les contours de l'espace personnel dont font état tant d'auteurs. Je reviendrai d'ailleurs sur ce fait plus loin dans ce mémoire.

Kinzel et Bolduc ont aussi eu dans leurs études le souci d'observer les réactions des sujets au cours de l'expérience. Ils ont également posé des questions aux sujets sur ce qu'ils avaient ressenti au moment d'arrêter l'expérimentateur et au cours de l'expérience en général. Ces informations ont été recueillies, mais elles n'ont pas fait l'objet d'une analyse systématique (du moins, je n'en trouve aucune trace dans l'exposé de leurs résultats). Tout au plus apportent-ils quelques exemples pour illustrer une pensée ou une hypothèse. Kinzel explique ceci en disant que ce sont là des résultats subjectifs non utilisables. Je crois, au contraire que les commentaires des sujets constituent une source très riche de compréhension tant en ce qui concerne l'expérience elle-même que pour la compréhension du phénomène de l'espace personnel.

A la lumière de ces données, je reprends ici le thème de l'introduction. En général, c'est-à-dire pour toutes les recherches relevées par l'auteur, il m'apparaît que ces travaux n'ont abordé

le thème de l'espace personnel et les problèmes qu'il soulève qu'avec une approche corrélationnelle. La plupart de ces recherches, en effet, mettent en relation l'espace personnel avec des variables telles que: le sexe des sujets, l'agressivité, l'image de soi, etc... Au terme de ces recherches, les auteurs proposent des hypothèses (v.g. des perturbations dans l'image corporelle, une anxiété soulevée par des tendances homosexuelles latente, etc...) en vue d'expliquer "logiquement" ces corrélations (dont on ne sait pas si elles révèlent un lien de causalité ou de simple concomitance).

Le phénomène de l'espace personnel lui-même est négligé. Ces hypothèses soulèvent donc des questions concernant la nature et les modalités de fonctionnement psychologique de l'espace personnel, questions auxquelles on tente de répondre par le calcul de nouvelles corrélations. Or, il m'apparaît que l'expérience telle que vécue par les sujets en situation constitue une source de compréhension et d'explication qu'on ne peut se permettre de négliger dans la mesure où, dans la chaîne de corrélations comportementales, il est nécessaire d'identifier et de décrire des contenus concrets et des processus significatifs.

La phénoménologie, en tant que méthode d'analyse et de description des données psychologiques subjectives, se présente comme une démarche dans ce sens, une démarche scientifique

conduisant à des conclusions valides.

Il m'apparaît donc important de mettre au point une technique scientifique et valide qui permette d'utiliser l'expérience vécue par les sujets comme source de compréhension. Compréhension de l'espace personnel propre à chacun des sujets, et compréhension de ce que nous faisons vraiment lors de nos différentes expériences. C'est ce que je développerai dans les pages qui suivent.

Chapitre deuxième

Méthodologie

Méthodologie

J'ai choisi une technique de mesure qui se modèle sur celle utilisée par Horowitz, Duff et Stratton (1964). Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, d'autres auteurs ont utilisé cette technique en apportant quelques modifications mineures i.e. des modifications qui ne changent en rien la technique de mesure elle-même lorsqu'on la considère du point de vue du type de données qu'elle génère ou qu'elle met en évidence.

Dans notre recherche, j'ai, moi aussi, très peu changé l'aspect strictement technique de la mesure. C'est surtout dans la formulation de la consigne que j'ai jugé nécessaire d'innover. Ces modifications se justifient tout d'abord en fonction des critiques que j'ai faites des techniques de mesure de l'espace personnel et de leurs résultats, et ensuite par les observations tirées de la pré-expérimentation, observations qui ont permis de détecter quelques autres faiblesses de l'approche originale.

Mes sujets se composaient d'une vingtaine d'étudiants et d'étudiantes en éducation physique à l'U.Q.T.R. Tous ces étudiants (es) se sont proposés comme volontaires à la suite d'une rencontre où on leur demandait de participer à une recherche en psychologie. A cette occasion, aucun détail concernant la recherche elle-même ne leur fut donné. Seules des informa-

tions concernant les dates approximatives et la durée probable de l'expérimentation leur ont été communiquées.

De ce groupe, un sujet masculin et un sujet féminin ont été tirés au hasard pour participer à notre pré-expérimentation. Lors de cette pré-expérimentation, je rencontrais individuellement les sujets trois fois. La première fois le sujet avait à rencontrer un expérimentateur de sexe différent. Ces deux premières expériences se déroulaient dans une pièce de dimensions moyennes (22' x 29' x 9') sans ameublement autre qu'une table de classe et une chaise. Pendant que l'expérimentation se déroulait, un observateur placé de biais en arrière du sujet (de façon à ce que celui-ci ne puisse le voir) notait toutes les observations concernant tant le sujet que l'expérimentateur (les gestes, les postures corporelles, les paroles etc.) qui soient pertinentes à la compréhension du phénomène et de la situation expérimentale comme telle. Cet observateur était présenté au sujet comme étant un assistant de recherche. Il est à noter que, tour à tour, l'expérimentateur et l'observateur allaient jouer le rôle de l'assistant de recherche, suivant un plan expérimental pré-établi. La première expérimentation se faisait le matin et la seconde l'après-midi, c'est-à-dire avec un écart de temps d'environ quatre heures.

Pour chacune de ces deux expérimentations, l'expérimenta-

tateur approchait le sujet de huit points différents tirés au hasard au fur et à mesure de l'expérimentation (voir figure 2).

La consigne restait la même dans les deux cas:

1. Tu dois te mettre dans ce carré marqué d'un X et faire face à ce mur.
2. Tout au long de l'expérience tu dois toujours rester face à ce mur. Tu ne dois pas tourner le corps ni la tête, tu dois toujours regarder devant toi.
3. Est-ce que tu as bien compris cette consigne? (en cas de non compréhension, la consigne est répétée telle quelle)
4. Je vais m'avancer vers toi et quand tu auras le goût que j'arrête, dis-le moi aussitôt.
5. Tu n'auras qu'à me dire: Stop, O.K., ou bien, arrête.
6. Est-ce que tu as bien compris cette consigne? (en cas de non compréhension, la consigne est répétée telle quelle)
7. Nous allons maintenant commencer.

Alors l'expérimentateur allait se placer à l'endroit indiqué par l'assistant (qui tirait au hasard les emplacements), redisait au sujet la consigne 4, attendait une ou deux secondes puis avançait vers le sujet jusqu'à ce que celui-ci lui indique d'arrêter. L'expérimentateur déposait alors un jeton sur le plancher afin de marquer le point d'arrêt. Il refaisait ensuite la même chose pour les sept autres points de l'octogone. La réunion de ces huit points permettait d'établir une

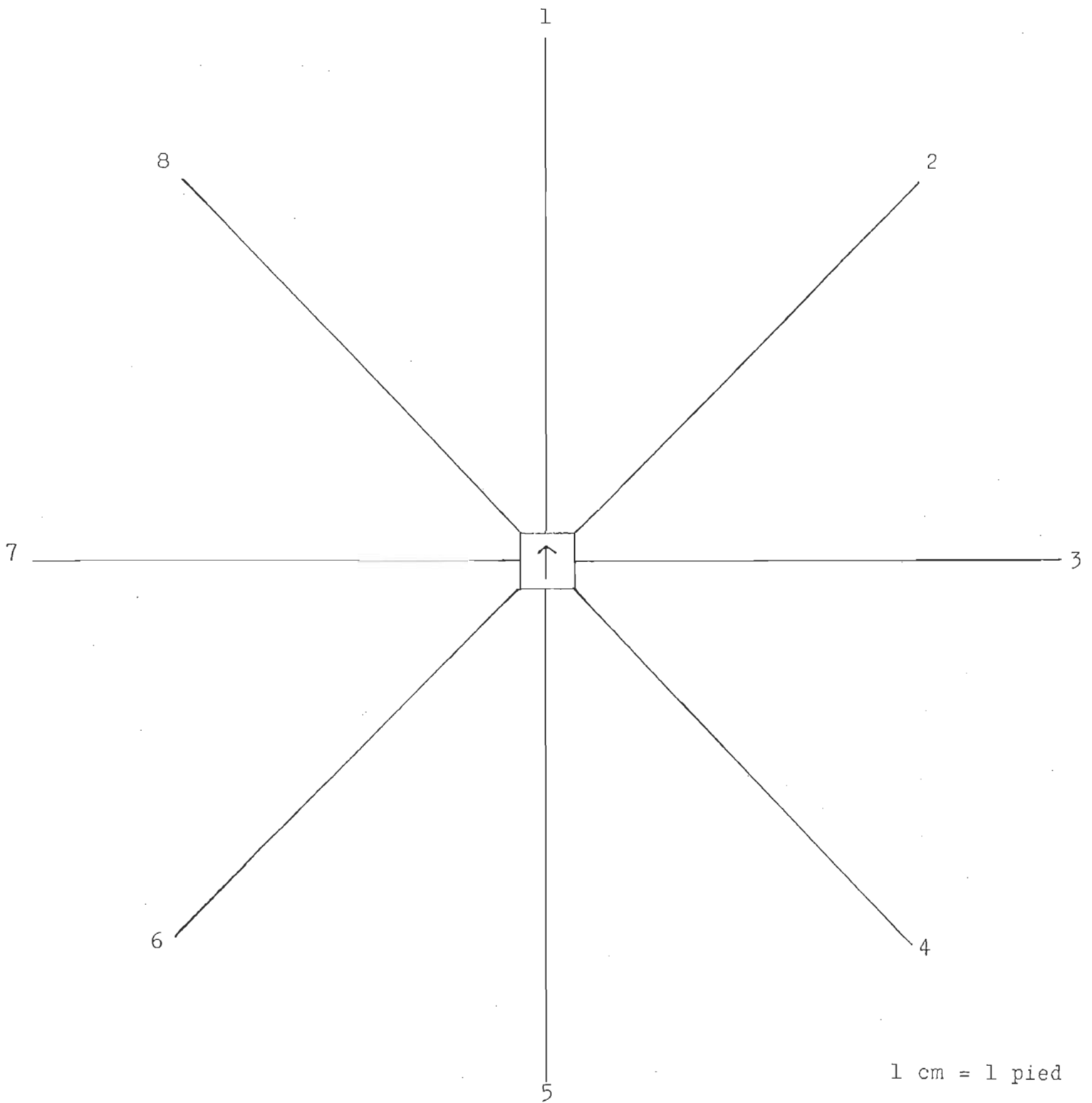


Figure 2: Angles d'approche
(Le sujet fait face à la position 1)

"mesure" de l'espace personnel pour ce sujet dans cette situation. Chacune des approches se faisait à partir d'une distance de neuf pieds des sujets.

Dans un troisième temps, l'expérimentateur rencontrait seul le sujet afin d'essayer, à l'aide d'une entrevue de recherche, (que nous définirons plus loin) de voir ce qui s'était passé pour lui lors de ces deux expérimentations. Ces entrevues de recherche étaient enregistrées à l'aide d'un magnétophone à cassettes.

Cette pré-expérimentation visait surtout à mettre à l'épreuve la procédure technique afin d'y apporter des corrections si cela s'avérait nécessaire.

Je ne donnerai que peu de détails sur les résultats de cette pré-expérimentation, car son but ne consistait qu'à vérifier techniques et procédures en vue de l'expérimentation proprement dite. Je tiens cependant à noter ici quelques faits intéressants qui sont ressortis.

J'ai noté par exemple un degré différent d'attention chez les sujets vis-à-vis leur vécu expérientiel lors de la mise en situation expérimentale. De plus cette attention ne portait pas, pour chacun des sujets, sur le même type de vécu. Un sujet, par exemple, était plus préoccupé par les motifs secrets ou le rationnel de ce que nous faisions et était donc

principalement centré sur son vécu expérientiel "intellectuel" lors de l'expérimentation, tandis qu'un autre était plus centré sur son vécu corporel. Les motivations visant à arrêter l'expérimentateur à une certaine distance ainsi que le "sens émotionnel" général de chacun des sujets au cours de cette pré-expérimentation me sont donc apparus différents. Ce caractère individualisé du vécu de chacun, nous le verrons, ne peut plus être ignoré ou nié pour des raisons méthodologiques.

Le détail sans doute le plus intéressant relevé lors de cette pré-expérimentation est le fait que chacun des deux sujets a été fortement attiré par les jetons que déposait l'expérimentateur chaque fois que le sujet lui disait d'arrêter. Chacun des sujets a voulu garder une distance approximativement semblable d'un angle d'approche à l'autre peu importe ce qu'il vivait lors de chaque approche. C'est ainsi que même si les sujets désiraient arrêter l'expérimentateur plus loin ou plus près, ils ne le faisaient pas afin de conserver une distance à peu près égale partout, comme pour dessiner un octogone parfait. Ceci, sans doute, parce qu'ils étaient convaincus que nous mesurions quelque chose et que, croyant donner ainsi la "bonne réponse", ils préféraient conserver une distance égale partout afin de former un cercle presque parfait et cela toujours indépendamment des autres motifs qui les auraient poussé à choisir des distances sans doute différentes, selon leur

propre aveu après l'expérimentation. Tout ceci de plus, semble aller dans le sens du "phénomène de consistance" dont Fiske (1971) ne manque pas de nous parler dans son volume Measuring the Concepts of Personality. S'inspirant d'un ouvrage de Bloom (Stability and change in human characteristics, 1964) Fiske affirme que les personnes veulent habituellement apparaître consistantes. "La consistance est considérée comme une vertu pour la majorité des personnes de cette culture. Alors elles donneront encore les mêmes réponses si elles peuvent se souvenir de leurs précédentes". Fiske ajoute que les sujets deviennent plus consistants dans leurs réponses à un test quand on le répète souvent. Cette consistance dans les réponses sera d'autant plus grande que le laps de temps entre chaque test sera court. Or dans le type d'expérimentation qu'il se fait dans l'étude de l'espace personnel, il n'est peut-être plus surprenant de constater des contours réguliers. Le sujet qui voit l'expérimentateur déposer des jetons ou tout autre chose pour marquer la distance, aura probablement encore plus tendance à obéir à ce phénomène. Que penser maintenant des test papier-crayon comme le C.I.D. par exemple, où le sujet n'a même pas besoin de mémoriser ses réponses précédentes puisqu'elles sont là devant lui? C'est ce qui explique peut-être les contours très réguliers de l'espace personnel mesurés de cette façon par tant d'auteurs. Tout se passait comme si un critère superficiel im-

posait un choix facile, masquant fort probablement des motifs plus complexes et plus personnels et situationnels.

Face à cette première expérimentation, j'ai tout d'abord éliminé l'emploi de jetons pour marquer les points d'arrêt. J'ai plutôt gradué le plancher de façon quasi imperceptible. L'expérimentateur n'a alors qu'à noter, aussi discrètement que possible, le chiffre représentant la distance minimale d'approche permise par le sujet.

Un changement fut aussi apporté dans l'ordre d'approche de chaque expérimentation. En effet deux des points d'approche (2 et 1) furent placés dans un ordre constant. Le point 2 se retrouvait toujours lors de la première approche et le point 1 lors de la sixième. Tous les autres points furent préalablement tirés au hasard. L'ordre d'approche a été conçu ainsi car la pré-expérimentation m'a révélé que l'approche à partir du point 1 soulevait ou éveillait chez les sujets, un vécu explicite plus riche et souvent plus intense. J'ai donc voulu que cette approche arrive au même moment pour chacun des sujets. Elle a été placée au sixième rang afin de ne pas précipiter le sujet trop vite dans une situation interpersonnelle qui m'est apparue importante (par exemple, quand le point de départ no 1 se trouve également la première approche, le sujet ne sait trop à quoi s'attendre et risque de ne pas être aussi disponible). Enfin, j'ai choisi le point 2 comme point de dé-

part de toute la série car il me semblait plus approprié de commencer à cet endroit plutôt qu'immédiatement en arrière ou de côté. Cette procédure permettait au sujet d'acquérir une certaine familiarité avec l'expérimentateur, son physique, la vitesse de sa démarche, etc., (ce qui est primordial pour les approches où le sujet ne peut le voir venir) avant d'en arriver à des approches qui me sont apparues plus cruciales pour les sujets (de face, de côté et de derrière).

J'ai aussi élaboré une feuille de route pour éviter à l'assistant toute manipulation de matériel et lui permettre de se centrer davantage sur les réactions des personnes en **interaction**. Cette feuille de route pour chacun des sujets et chacune des expérimentations nous permet en plus, de conserver de l'information et de la visualiser rapidement dans une vue d'ensemble (voir appendice).

Une modification majeure a aussi été apportée à la consigne. À la consigne 6, l'expérimentateur ajoute:

"Maintenant, sois attentif (ve), à tout ce qui se passe en toi, tout au long de l'expérience."

Ce changement dans la consigne, apparemment anodin, visait à provoquer chez le sujet un effort de "focalisation" minimale, suivant l'expression de E.T. Gendlin (1967, 1969), c'est-à-dire l'effort de tourner et de maintenir son attention

vers son propre vécu-en-situation, vers les "ressentis" qu'un sujet ne peut manquer d'éprouver, de façon plus ou moins explicite, dans l'ensemble du contexte expérimental dans lequel on le plonge en le dépayasant (Cf. Hall, 1959 et 1963, et la notion de proxémie Goffman, 1969, et la notion d'interaction stratégique). Cet élément de la consigne a été ajouté dans le but de faciliter, chez les sujets qui en saisissent vraiment le sens, l'accès aux données expérientielles qui constitue, dans cette recherche, la troisième opération, i.e. l'entrevue de recherche d'orientation phénoménologique où l'expérimentateur aide son sujet à symboliser son expérience par la parole et le recours à la conceptualisation (Gendlin, 1962, 1964). L'expérimentateur poursuit ensuite comme dans la pré-expérimentation en disant: "Nous allons maintenant commencer".

L'expérimentation se poursuit alors avec les changements décrits ci-haut, comme pour la pré-expérimentation.

Après chaque approche, l'expérimentateur reprenait le même chemin, contournant les points de départs, pour aller écrire, sans que le sujet le voie, la distance minimale enregistrée et prenait en même temps connaissance du point de départ de l'approche suivante que lui communiquait verbalement l'assistant.

Toutes ces modifications à la technique utilisée lors des

deux premières expérimentations n'auraient pu être apportées sans l'entrevue de recherche, un des rares moyens utilisés pour recueillir de l'information sur l'"expérencing" du sujet dans ces expérimentations et sur ce que nous faisons nous-mêmes.

Pour l'expérimentation, trois sujets masculins et trois sujets féminins ont été tirés au hasard de notre population. Le déroulement chronologique de l'expérimentation est le même que celui de la pré-expérimentation.

Lors de cette expérimentation, tout comme pour la pré-expérimentation, c'est l'entrevue de recherche qui s'est avérée être l'outil pouvant nous donner le plus d'informations susceptibles de mieux comprendre le phénomène de l'espace personnel en tant que réalité vécue à chaque instant.

Ce que j'entends ici par entrevue de recherche c'est un entretien, visant spécifiquement à recueillir de l'information directement des sujets sur un phénomène psychologique particulier qu'ils ont vécu. Cette entrevue n'en est pas une de type thérapeutique, encore qu'elle puisse déclencher un mouvement thérapeutique. Elle est présentée au sujet comme faisant partie d'une recherche et servant à éclaircir ensemble (chercheur-sujet) ce qui s'est passé pour le sujet lors des deux expérimentations auxquelles il a participé. Il est alors dit et ré-

pété au sujet que, s'il note une mauvaise reformulation de ce qu'il a dit ou encore une affirmation du chercheur qui fausse l'expression de ce qu'il a vécu, qu'il doit reprendre le chercheur et le corriger. Pour être plus explicite sur ce que nous appelons "entrevue de recherche d'orientation phénoménologique" quelques précisions s'imposent.

Au cours d'une entrevue de ce genre, le chercheur doit accepter de se faire corriger ou rectifier par son sujet. Ce dernier, en effet, est le seul expert véritable concernant son propre vécu. Dans une large mesure, le rôle de l'interviewer consiste donc d'abord:

1- à accompagner activement son sujet: refléter, interroger, demander des précisions, demander des exemples concrets, confronter ouvertement le sujet, s'engager dans des métaphores qui "pointent vers" une donnée expérientielle, référer implicitement à sa propre expérience, vérifier constamment s'il a bien compris le point de vue du sujet, lutter aux côtés du sujet pour symboliser "correctement" son expérience, clarifier les rapports affectifs actuellement à l'oeuvre entre son sujet et lui-même, saisir de l'intérieur les charges et les surcharges sémantiques du langage et de la parole actuellement perceptibles, etc. etc.;

2- à comprendre le phénomène psychologique qui est l'objet de son étude mais à le comprendre tel que vécu par ce sujet, ici et maintenant, en rejetant volontairement et a priori

toute théorie, toute préconception, tout diagnostic, toute expérience personnelle explicite qui pourrait servir d'écran. Je fais mien ici le point de vue de Gendlin: dès le début d'une rencontre expérientielle, il faut que l'expérience acquise ailleurs joue un rôle implicite, au niveau d'une conscience non réfléchie (ce que Henri Ey appelle la conscience "biologique"); si les expériences et les apprentissages antérieurs deviennent explicites dans l'esprit de l'interviewer, ce dernier ne peut plus vraiment écouter, avec ses nuances et dans toute sa complexité mouvante, le vécu, le "sens émotionnel", les tonalités affectives, la cohérence interne des "feelings" qui appartiennent tous en propre au sujet (E.T. Gendlin, 1962, 1964, 1965 a, 1965 b, 1965 c, 1966, 1968);

3- La visée de telles entrevues est donc d'aller chercher des "informations" (pour employer cette expression omnibus et vague à souhait, empruntée à la psychologie de la communication, à l'informatique et à la cybernétique) à l'intérieur d'un "univers sémantique" ou des informations relatives à un phénomène proprement psychologique. Un des rôles majeurs du chercheur consiste en une double opération: 1o maintenir le discours du sujet dans les limites du phénomène étudié (d'où la nécessité pour l'interviewer d'avoir des points de repère auxquels il est particulièrement sensibilisé et alerté), 2o accepter et participer à toutes les modalités d'expression verbale que peut choisir le sujet pour évoquer, illustrer, fai-

re allusion à, signifier un "sens émotionnel" qui, parfois, naît de la parole elle-même; le langage devient créateur de sens et non plus simple reflet d'une signification déjà acquise antérieurement.

A cette étape, le chercheur se doit d'être particulièrement prudent dans la conduite de l'entrevue s'il ne veut pas fausser, trahir ou "biaiser" les informations du sujet. Il se doit, comme j'ai dit, de ne pas perdre de vue que ce n'est pas là une entrevue thérapeutique comme telle et que le sujet sache clairement qu'il participe à une entreprise de recherche où son univers "privé" risque d'être atteint sans qu'il y ait, de la part du chercheur, une volonté de changement.

Kinzel (1970) et Bolduc (1973) recueillirent eux aussi de l'information sur le vécu de leurs sujets à la suite d'une expérience similaire. Cependant ce matériel ne fut pas utilisé car il était considéré comme subjectif donc "intraitable" et non scientifique.

Je crois au contraire, que ce matériel subjectif en effet, peut être traité au moyen d'une méthodologie visant à assurer un contrôle scientifique dans le but d'éviter l'arbitraire et d'assurer un degré optimal de fiabilité. J'admets au point de départ l'existence d'une "marge d'erreur" qui, à mon avis, se compare avantageusement aux "marges d'erreurs" qu'acceptent ou tolèrent d'autres démarches méthodologiques. Mais

je n'ai pas l'intention d'entrer dans une polémique sur ce sujet; les lecteurs jugeront.

C'est dans ce but que l'enregistrement intégral des entrevues, accompagné d'un texte verbatim, fut soumis à deux juges indépendants. Dans une première étape, ils devaient écouter les enregistrements, verbatim en mains, et relever ce qui leur paraissait des "biaisements", des distortions ou des déformations dans les entrevues. Cette étape vise donc à m'assurer qu'un contrôle extérieur pertinent réduise la "marge d'erreur" inhérente à la méthode que j'ai choisie.

Dans un deuxième temps, on demandait aux juges de faire sensiblement le même travail, mais cette fois-ci en évaluant la qualité d'un résumé des entrevues tel que réalisées par le chercheur. En effet, l'auteur, à partir des enregistrements et des verbatim, tente de faire ressortir à l'intérieur de ce qu'on a appelé "le résumé de l'entrevue de recherche", tous les éléments subjectifs et objectifs qui semblaient avoir joué un rôle lors des deux expérimentations auxquelles le sujet a participé. Il est donc tout aussi important de s'assurer de la fidélité du matériel que l'auteur a retenu ou retranché des entrevues.

Enfin dans une troisième étape, on a demandé aux juges de faire une critique de l'instrument, c'est-à-dire de l'auteur lui-même dans son rôle d'interviewer en entrevue de re-

cherche. Ceci me semble particulièrement important, car tout instrument de recherche, quel qu'il soit, doit aussi faire l'objet d'une évaluation si nous voulons le raffiner, afin 1- de nous permettre d'évaluer le type de matériel qu'il peut recueillir ou ne pas recueillir et 2- d'obtenir de lui de meilleurs résultats pour des recherches futures.

Dans cette troisième étape, il est aussi demandé aux juges de me livrer leurs commentaires sur la recherche en générale, sur la méthodologie employée, sur les entrevues, sur les sujets, sur l'interviewer. Enfin tous les commentaires susceptibles d'aider le chercheur dans le raffinement technique de sa recherche et dans la compréhension du phénomène étudié.

Je parle ici de juges indépendants, car ils auront à remplir la tâche qu'il leur est demandée séparément l'un de l'autre. Le recueil de leur travail se fait aussi séparément afin que l'un n'influence pas l'autre dans ses décisions. Lors de ce recueil des résultats, l'auteur est accompagné d'un secrétaire dont la tâche est de prendre note de ce qui est dit à ce moment.

Pour assurer la tâche de juges, l'auteur a fait appel à la compétence de deux spécialistes en technique d'entrevue psychologique. Il s'agit de deux professionnels (une femme et un homme) ayant acquis une longue expérience, soit à titre de

psychothérapeutes, soit à titre de superviseurs techniques dans différentes universités. Ils me semblent donc très habilités à effectuer la tâche qu'il leur a été ici demandée puisque dans leur travail de supervision (auprès d'étudiants en psychologie aux niveaux du baccalauréat et de la maîtrise) ils ont précisément à travailler avec eux en utilisant des entrevues enregistrées sur bandes magnétiques.

Il faut souligner de plus que l'un des juges, à cause de sa formation universitaire en phénoménologie philosophique, était fort bien préparé à saisir la portée réelle de l'ensemble de la recherche puisque celle-ci est une tentative pour transposer la phénoménologie d'Husserl et d'Heidegger (en particulier, et via la psychologie expérientielle de Gendlin) en une démarche proprement psychologique, respectant les critères d'une entreprise de recherche scientifique. Enfin, le deuxième juge s'était familiarisé pendant plusieurs mois avec le projet de recherche, avec son fondement rationnel et avec ses implications méthodologiques et épistémologiques.

Je crois en somme que les jugements que ces deux experts avaient à porter exigeaient deux qualifications fondamentales: 1- compétence indiscutable en ce qui concerne les techniques d'entrevue; 2- capacité de saisir le sens réel et global de la recherche afin de situer leurs jugements particuliers dans le contexte approprié, tel que défini par l'auteur.

Des six sujets tirés au hasard de notre population, deux ont été retenus à des fins d'analyse, soit un sujet féminin et un sujet masculin. Ce choix très limité en nombre s'est avéré nécessaire à cause de la somme éventuelle de travail que représentait la tâche demandée aux juges et à cause de l'abondance de matériel que représente, pour l'auteur, le contenu des entrevues de recherche. Des sujets masculins, l'auteur a voulu conserver celui qui lui apparaissait le plus susceptible de l'aider à comprendre le phénomène i.e. un sujet ayant un accès relativement facile à son propre vécu et capable de l'exprimer dans un langage verbal. Il en a été de même des trois sujets féminins.

Ce choix de retenir tel ou tel sujet mérite d'être justifié davantage. Il s'est fait à partir des entrevues. En effet l'auteur a préféré écarter les entrevues où certaines difficultés majeures sont apparues et qui ont "appauvri" en quelque sorte le donné expérientiel attendu. Par exemple, confusion extrême dans la conceptualisation du vécu au cours des deux expérimentations; absence manifeste d'intérêt à l'égard des données d'expérience qui constituent l'essentiel de l'"information" recherchée par l'auteur (et ce, en dépit d'une motivation de départ qui avait poussé le sujet à se présenter comme volontaire); inhabilité évidente chez un sujet à "focaliser", i.e. de cesser de se parler à soi-même pour centrer

son attention ce qui est entrain d'émerger en soi au niveau "organismique", etc. L'auteur n'a donc conservé que le "meilleur" sujet masculin et le "meilleur" sujet féminin susceptibles de l'aider davantage dans sa compréhension du phénomène de l'espace personnel. Je répète que ces sujets ne représentent qu'eux-mêmes et qu'ils ne sont donc pas, comme en méthodologie expérimentale, des échantillons d'une population bien définie.

Notons, que même si l'auteur n'a retenu que le matériel de deux de ses sujets à soumettre aux juges indépendants pour en assurer la fiabilité, il utilisera quand-même le matériel obtenu des autres sujets; soit pour illustrer un fait intéressant ou encore pour en dégager des constantes ou similarités que l'on retrouve dans le matériel retenu pour fin d'analyse.

Chapitre troisième

Résultats et analyse

1) Résultats de l'évaluation des juges.

Avant même de procéder à l'analyse du matériel retenu pour cette recherche, il convient de donner tout d'abord l'évaluation des juges.

a) Etape I

Dans cette première étape, les juges avaient à écouter deux entrevues, verbatim en mains, afin de mieux suivre l'entrevue et de localiser plus facilement leurs observations. Ils devaient juger si en totalité ou en partie l'interviewer n'avait pas de quelque façon que ce soit biaisé l'entrevue. Leur jugement nous apportait donc le degré de fiabilité de l'entrevue de recherche.

Pour cette phase, les deux juges sont unanimes à dire que l'on ne retrouve aucun biaisement et ce pour la totalité des deux entrevues à juger.

Un des deux juges souligne cependant qu'il a relevé deux endroits dans l'entrevue avec le sujet féminin où l'interviewer introduit une déformation mais qu'il considère mineure et sans importance car il ne fausse absolument pas l'entrevue. De plus il ajoute que pour cette même entrevue, le matériel était plus difficile à aller chercher d'où les acrobaties du chercheur pour ne pas biaiser.

Ce même juge observe, toujours dans cette même entrevue, que des petites parties non notées dans le verbatim à cause de la superposition des deux voix (chercheur-sujet) et où il est très difficile de comprendre ce qui est dit, lui apparaissait comme des moments importants de l'entrevue; moments malheureusement inutilisables à cause de la confusion verbale que provoque l'intremêlement des voix.

Pour ce qui est de ses observations vis-à-vis l'entrevue du sujet masculin, il n'y voit aucun problème. Il trouve que l'entrevue va bien, qu'elle se conduit plus facilement.

Quant à l'autre juge, il considère que, pour les deux entrevues, plusieurs pistes, autres que celles choisies par le chercheur, auraient pu aussi être exploitées. Cependant ajoute-t-il, si le chercheur les avait toutes exploitées, il n'aurait pas encore fini et que les pistes exploitées ou non-exploitées par lui, demeureraient son choix. Il conclut donc que les deux entrevues offrent un matériel riche d'informations mais qu'elles auraient pu se poursuivre indéfiniment.

Plus particulièrement, il observe que dans l'entrevue du sujet masculin, le sujet lui offrira une piste qui semble très importante pour lui, mais que le chercheur ne cherchera pas à exploiter. Dans cette même entrevue, il y aurait pu avoir un biaisement, mais que le sujet corrige immédiatement l'interviewer.

Ce qu'il faut retenir de ces deux entrevues: 1- c'est que l'on y retrouve aucun biaisement faussant l'idée du sujet; 2- que certaines pistes auraient pu être exploitées d'avantage; 3- qu'il est clair que toutes les pistes n'ont pu être exploitées en raison du travail énorme que cela aurait demandé; 4- et que le matériel est jugé fiable dans sa totalité.

b) Etape II

Dans cette deuxième étape, les juges devaient, à partir de l'entrevue qu'ils venaient d'écouter et de son verbatim, juger si le résumé de cette entrevue correspondait bien à ce que le sujet avait vraiment exprimé. Ils devaient donc voir, si d'une façon ou d'une autre, le chercheur n'a pas biaisé, faussé ou trahi l'idée du sujet dans son résumé. En somme, il s'agissait de juger encore une fois du degré de fiabilité du matériel de recherche. Les juges devaient accomplir cette tâche après l'audition de chacune des deux entrevues. Afin de mieux juger ce résumé, ils pouvaient ré-écouter l'entrevue en parties ou en totalité de même que se servir du verbatim.

Pour cette deuxième phase, les juges sont unanimes à dire que l'on ne retrouve aucun biaisement et ce pour la totalité des deux résumés des entrevues de recherche. Ils notent cependant qu'on y perd beaucoup de "l'émotional touch" du sujet.

Ainsi, sont-ils d'accord pour admettre unanimement la fiabilité du matériel, aussi sont-ils d'accord pour affirmer que le résumé nous fait perdre beaucoup de la valeur de l'entrevue.

Par exemple, un juge souligne que le sujet masculin à un moment prend toute une périphrase pour exprimer un sentiment et que l'on ne retrouve que le sentiment tel quel dans le résumé. Le juge pense donc que l'on perd ici de la qualité du sentiment exprimé. Pour bien rendre ici l'idée du juge, reprenons son impression générale vis-à-vis les deux résumés: "Les deux résumés sont fidèles, mais tu perds le jus de ce qui est là."

Pour ce qui est de l'autre juge, il note que le résumé n'accorde pas le même degré d'importance à certains faits tels qu'exprimés dans l'entrevue.

Ainsi ce juge donne à titre d'exemple, une chose qui est répétée cinq fois dans l'entrevue mais n'apparaît qu'une seule fois dans le résumé.

Pour conclure sur cette étape, disons que les deux juges sont d'accord pour admettre la fiabilité des deux résumés, mais qu'ils sont aussi tous les deux d'accord pour affirmer que l'on perd dans le résumé, beaucoup de la richesse de l'entrevue c'est-à-dire: son "emotional setting" ou encore son "emotional touch".

Le résumé est donc un matériel fiable mais sans saveur.

L'auteur dans ce résumé a voulu faire ressortir ce qui lui semblait le plus important dans le vécu de chaque sujet et de voir, si les juges, indépendamment l'un de l'autre, en arrivent à la même conclusion.

Face à leur évaluation, le chercheur a décidé de laisser tomber le résumé et de tenter de dégager, directement à partir des deux entrevues, les éléments importants ou moins importants qui sont venus jouer dans l'univers singulier des sujets au cours des deux expérimentations.

c) Etape III

Dans cette troisième étape, il était demandé aux juges d'apporter leurs impressions générales sur le matériel qui leur avait été soumis. Plus particulièrement on leur demandait un "feedback" critique de l'instrument de recherche qui est ici le chercheur lui-même. Cette étape vise surtout à raffiner notre technique d'entrevue de recherche. C'est donc en apportant des observations critiques tant au niveau des forces que des faiblesses de l'instrument, que nous pourrions y arriver.

En somme cette troisième tâche demandée aux juges va permettre au chercheur de s'habilitier davantage dans l'entrevue

de recherche, si importante dans la recherche à caractère phénoménologique. En outre cela lui permettra également d'éclaircir sa façon à lui de diriger ce genre d'entrevue et ainsi de comprendre quel type de contenu il a ou il n'a pas obtenu.

L'un des juges note qu'en général le chercheur obtient du sujet le type de matériel qu'il désire et qu'il synthétisait bien au sujet le contenu que celui-ci apportait sans aller plus loin de ce qu'il avait dit. Ce juge ajoute que le chercheur respectait les règles de ce genre d'entrevue, ce qui explique que certaines parties du matériel n'ont pu être davantage explorées.

La critique de l'autre juge s'oriente dans un sens différent. Il se demande par exemple s'il n'aurait pas été utile de permettre au sujet de s'écarter complètement du but de l'entrevue au lieu que le chercheur le centre constamment sur ce qu'il a vécu au cours des deux expérimentations. Ce juge croit qu'il est probable, que le sujet aurait fini par revenir sur son vécu des deux expériences après avoir fait ce grand détour. Il note de plus que le sujet répétait très souvent ne pas connaître l'expérimentateur, d'où sa crainte. Il croit alors qu'il aurait été préférable d'éclaircir ce qui se passait tout de suite entre le sujet et l'interviewer. Ce juge pense que la crainte de "l'inconnu" lors des expérimentations

se retrouvait aussi lors de l'entrevue car le sujet était encore en face d'un inconnu pour lui et sa crainte se poursuivait donc et à un moment où il fallait qu'il y en ait justement pas afin qu'il puisse vraiment exprimer son vécu. C'est donc dans ce sens que ce juge a préféré faire ses critiques. Evidemment ses critiques sont, comme il le dit lui-même et il ne peut en être autrement, d'ordre interrogatif et hypothétique, car on ne peut rien affirmer sans avoir tenté les quelques démarches différentes qu'il intuitionne auprès du sujet.

Ce genre de critique qu'ont formulé les deux juges indépendants va vraiment dans le sens global de cette recherche car il remet en question l'approche même en vue d'une amélioration de la technique d'entrevue, pivot de la recherche.

Analyse

L'objectif de la description qui suit est d'éclairer le lecteur sur l'expérience vécue par Robert et Nicole au cours des deux expérimentations auxquelles ils ont participé. Il s'agit de mettre progressivement à jour les perceptions, les motivations, les significations, les "ressentis" (feelings) et dans la mesure du possible tous les autres phénomènes psychologiques qu'a constitués l'expérience subjective.

a) Robert

Robert arrive à la troisième étape de l'expérimentation, souriant et détendu. Lorsque je lui décris ce que nous avons à faire, il m'écoute avec attention, en hochant la tête en signe d'**acquiescement**. Il semble enthousiaste et avoir hâte de commencer.

Nous commençons donc ensemble à revoir ce qui s'est passé lors de la première expérimentation.

En entrant, Robert a tout de suite été impressionné par le local et par l'espace:

S: -"Bien quand j'ai regardé le local j'ai trouvé qu'il n'y avait pas grand chose dans le local. J'ai trouvé que c'était nu. C'est la première impression que j'ai eue. Beaucoup d'espace."

Cette remarque de Robert sur l'espace physique me semble

très significative car ce local ne crée pas la même impression sur tous les sujets. L'un s'y sent perdu, l'autre le trouve reposant, un autre le trouve froid chez un autre il dégage l'impression d'un lieu inhabituel sinon étrange.

Il est donc évident que, même si le local d'expérimentation est une variable dite "contrôlée", cette variable ne joue pas de la même façon chez tous mes sujets et n'est pas un facteur neutralisé. Ces différences individuelles sont d'autant plus importantes que ma recherche présuppose, dans sa partie expérimentale, que l'espace physique est le même pour tous. Ce présupposé n'est vrai que du point de vue "objectif", i.e. du point de vue du chercheur qui choisit d'ignorer ce qui contredit, au plan psychologique proprement dit, le "contrôle" ou la "neutralité" d'une condition expérimentale fondamentale. C'est au cours des entrevues centrées sur l'expérience vécue par les sujets que le local cesse d'être le même pour tous.

Déjà, donc, Robert me livre un premier "ressenti" (feeling) de ce qu'il a vécu à l'instant où commence l'expérimentation, c'est-à-dire dès qu'il met le pied dans la salle d'expérimentation. Le local lui renvoie une impression de nudité, il voit beaucoup d'espace. J'ignore pour l'instant comment cette expression première s'intègre dans l'ensemble du vécu de Robert, c'est-à-dire ce qu'elle signifie vraiment pour lui, car, au début de cet entretien, j'ai choisi de ne pas explorer

davantage cet aspect particulier du vécu expérientiel sans doute beaucoup plus vaste. Cependant, qu'il me livre cette impression me permet de mieux le saisir et de le situer même approximativement et temporairement, dans cette situation qui concerne précisément l'espace. Sa façon de dire qu'il y a beaucoup d'espace, son attitude enthousiaste et détendue, me permettent déjà de supposer qu'il se sent à l'aise dans ce lieu physique d'expérimentation qui lui servira de cadre pour construire son "espace personnel". Mais des commentaires ultérieurs de Robert devront clarifier et expliciter sa première remarque, non seulement pour vérifier mon "hypothèse", mais aussi pour savoir s'il s'agit là du début d'un processus psychologique qui conduira à la construction d'un espace personnel qui lui soit propre.

Lorsque Robert entend la consigne, déjà il a hâte de commencer. Il semblait emballé et j'irais jusqu'à dire "heureux" d'être là pour se prêter à cette expérience. Il me dit lui-même:

S: -"Le seul "feeling" que j'avais, c'est que j'avais hâte que tu commences pour voir comment ça irait."

Jusqu'ici dans l'entrevue Robert me parle avec assurance. Sa voix est assurée et son ton régulier. Il est souriant et son regard est brillant.

Mais dès que je lui pose la question:

C: -"Dès l'instant où je commence à avancer, qu'est-ce qui se passe?"

Robert change immédiatement d'expression. Il semble se replonger dans la situation comme pour la recréer et ne rien oublier. Son ton est alors plus sérieux, comme préoccupé d'évoquer avec précision son vécu de ce matin. Au fur et à mesure qu'il me décrit ce qui s'est alors passé, sa voix surtout change. Il a le souffle plus court. Il s'éclaircit la gorge, bégale sur un mot et parle un peu plus rapidement. Cette façon d'être chez Robert à ce moment de l'entrevue laisse percevoir une tonalité émotive nouvelle. C'est principalement en évoquant le moment où l'expérimentateur s'avançait vers lui que Robert change dans son regard, dans sa voix, dans son attitude physique; tout cela traduit chez lui une tension émotive que suscite un premier pas vers l'implication personnelle.

S: -"Quand t'avances puis que je peux te voir dans, par exemple 180 degrés, je veux dire ça part d'à côté de moi puis ça va, position par exemple 2, 3, 7, 8, je te laisse avancer. Il n'y a rien qui se passe. Il arrive à un certain moment donné où je commence à te sentir plus près où, il arrive une certaine tension mais je veux dire ça c'est rien je te laisse avancer, je m'en fous. Ça me fait rien que t'avances quand même, même s'il y a une certaine tension. A un moment donné t'arrives presque sur moi, là il faut que je te dise d'arrêter t'es pas pour me rentrer dedans."

Robert commence à nous livrer ici ce qui s'est passé

pour lui lors des approches de face et de côté où il peut voir l'expérimentateur.

En reprenant avec lui ce qu'il vient de dire afin de m'assurer d'avoir bien compris ce qu'il a vécu, Robert m'apporte instantanément une correction. Lorsque j'enchaîne sur ce qu'il vient de dire:

C: -"Quand tu me vois dans la partie ici là,
(je lui montre alors la représentation graphique du local avec ces huit points d'approche) c'est-à-dire là, là..."

Il me corrige aussitôt et d'une façon très énergique et très empressée.

S: -"Non pas là! Pas en avant."

C: -"Pas en avant?"

S: -"Ah! il y a autre chose en avant."
(dit d'un ton plus calme et moins empressé)

J'ai alors la nette impression que Robert a craint un moment que j'ignore ou que j'escamote un fait très important pour lui et que maintenant, après sa première intervention, il se sent plus rassuré.

Nous laissons alors pour l'instant ce point de côté pour revenir sur ce qu'il me disait de l'approche des quatre autres points. Toujours dans le but de vérifier si j'ai bien saisi ce qu'il a voulu me dire, je résume ses propos:

C: -"Quand je m'avance ici, de ces quatre points là, c'est-à-dire les deux de chaque côté de toi et les deux de bords qui sont en avant de toi, là, il y a une tension que tu sens à mesure que j'avance."

S: -"Hum hum!"
(sur un ton très affirmatif)

C: -"Ce qui fait que tu me dis d'arrêter, c'est que tu ne veux pas que je te rentre dedans."

S: -"C'est ça."
(sa réponse est immédiate et très assurée)

Nous verrons tout au long de l'entrevue, s'ajouter des éléments qui viendront nous éclairer encore davantage sur ce qu'a vécu Robert au cours de cette expérience. Ces éclaircissements nous feront aussi connaître et comprendre quelques-unes des motivations qui ont joué chez Robert. C'est pourquoi je ne veux encore rien dégager du matériel que je soumetts ici, préférant faire cheminer le lecteur avec nous tout au long de l'entrevue où d'autres précisions et dires du sujet viendront nous faire comprendre mieux encore ce qui s'est passé pour lui lors de ces deux expérimentations.

Revenant maintenant avec le sujet au point d'approche no 1, c'est-à-dire celui immédiatement situé en avant de lui, Robert me dit:

S: -"En avant il y a autre chose. C'est que je te voyais venir directement en face puis il y avait encore la tension, mais elle était plus forte cette fois-ci. Je t'ai dit d'arrêter un petit peu plus vite. Si j'aurais voulu j'aurais pu te laisser avancer encore

un petit peu avant que tu me rentres dedans, mais je veux dire là, c'était trop fort. Je te voyais venir, je savais que t'étais tout près."

Cherchant à aller plus à fond je lui demande de quelle sorte de tension il s'agit? Comment ça se manifeste ça?

S: -"Bien j'avais pas envie de bouger, j'avais pas envie de m'en aller. Sauf quand tu venais par en avant j'avais pas envie de reculer mais, j'avais envie de me protéger... mettre mes mains devant."

"Sur les côtés non. Ca me mettait un peu mal à l'aise je veux dire pas pour en mourir. Il y avait un malaise qui croissait, c'était indéfinissable un petit peu."

En cherchant à aller plus loin au niveau du vécu avec le sujet comme je viens de le faire, je sens celui-ci non pas devenir plus réticent. ou plus hésitant mais bien au contraire je le sens devenir plus détendu. Robert se décontracte. Il parle maintenant très calmement. Je me sens maintenant d'ailleurs moi-même plus confortable au cours de cet entretien. C'est comme si maintenant tous les deux Robert et moi nous avions retrouvé un rythme respiratoire et une attitude physique et intellectuelle plus harmonisée. J'ai comme l'impression que nous sommes maintenant dans un climat (setting) vraiment propice pour ce genre de recherche à deux que nous sommes en train de faire. C'est comme si un lien venait d'être créé en abordant une autre couche de son vécu et en y recevant une réponse.

Poursuivant dans le même sens, je lui demande:

C: -"Quand tu dis "stop", qu'est-ce qui arrive avec le malaise?"

Nous nous rendons compte maintenant que c'est le mouvement de l'expérimentateur vers le sujet (pour les positions décrites) qui a provoqué chez Robert un "malaise", une "tension" qu'il qualifie de croissants. Ce malaise et/ou (je dis et/ou car je ne suis pas sûr si pour Robert, tension et malaise sont, ou ne sont pas synonymes) cette tension est plus forte pour Robert quand l'expérimentateur s'approche de face que sur les côtés. Je note que ce malaise et/ou cette tension ne semble n'apparaître qu'au début d'une approche pour s'estomper à sa fin, c'est-à-dire quand il dit "stop".

Je demande ensuite à Robert si cette tension ou ce malaise dont il me parle n'est pas provoqué par la peur de se faire rentrer dedans.

Je lui pose cette question, car il y a un instant il me parlait de cette tension en disant qu'il n'avait pas envie de bouger, de s'en aller ou de reculer mais qu'il avait envie de se protéger, de mettre ses mains devant (en parlant de l'approche de face). Ceci me renvoie tout de suite l'image d'une personne "figée de peur", incapable de se déplacer ne mettant que ses mains devant pour se protéger. Je tenais donc à valider cette impression auprès de lui. A cela il me répond:

S: -"Non pas par la peur de me faire rentrer dedans. Je t'ai dit d'arrêter pour pas que tu me rentres dedans, mais le malaise c'est parce que je te sens venir. Je te sens approcher puis c'est pas parce que j'ai peur que tu me rentres dedans ou que je veux pas que tu me bouscules, mais parce que je te sens approcher, je te sens rentrer un petit peu. C'est bien le mot, rentrer."

A entendre Robert me répéter une autre fois et en l'appuyant encore davantage cette expression de "rentrez dedans" je suis à me demander s'il n'est pas entrain de me parler d'une zone ou d'un espace dans lequel je pénètre, dans lequel je "rentre dedans". Je décide donc d'explorer cette piste. A peine ai-je le temps alors d'amorcer là-dessus que Robert m'apporte des précisions très intéressantes à ce sujet.

S: -"Bien il y a toujours mon espace personnel, ma distance personnelle qui existe, mais je te laisse rentrer à l'intérieur de cela parce que c'est une expérience. Je sais que tu me feras pas mal mais quand même."

Ces dernières précisions me disent qu'il semble en effet que je rentre dans quelque chose qu'on peut supposer une frontière que Robert qualifie seul et de lui-même d'"espace personnel", de "distance personnelle". C'est ainsi qu'il sent cette espace où "j'entre". Par contre ses dernières précisions me laissent aussi perplexe. En effet, alors que je suis à l'interroger sur autre chose que la peur, il termine en disant:

"Je sais que tu ne me feras pas mal mais quand même..."

Cela venant s'ajouter à ce qu'il a été dit plus haut me laisse croire à une peur quelque part. Mais je préfère pour tout de suite laisser cette piste de côté pour poursuivre au niveau de cet "espace personnel" dont il me parle.

C: -"Tu me dis que tu m'as laissé rentrer. Est-ce que tu aurais eu le goût de m'arrêter avant?"

S: -"Le goût non. Mais à partir du moment où le malaise se déclarait, j'aurais pu te dire c'est là que ça commence, mais ça ne me faisait rien, j'avais pas le goût."

C: -"Est-ce que ça va de pair avec la tension?"

S: -"Oui, ça va avec la tension. Quand tu commences à ressentir de la tension c'est un petit peu là que tu rentrais quoi."

"Il y a un malaise qui croît au fur et à mesure que t'avances mais c'est rien d'insupportable, rien pour me faire peur, rien pour m'obliger soit à me défendre ou à me tasser, y a rien de tel."

"Quand ça arrive par en avant c'est plus fort, j'ai envie de me protéger."

Encore une fois, Robert me dit qu'il n'avait pas peur, rien pour l'obliger à se défendre ou à se tasser mais qu'en avant il a envie de se protéger. Devant cette insistance à me dire qu'il n'a pas peur, j'en deviens encore moins sûr. Mais cela me laisse sentir qu'il serait peut-être dangereux pour son intégrité d'investir directement la-dessus voyant son insistance à se protéger contre cette peur qui émerge à des moments très différents. C'est là l'un des choix du chercheur

de décider si oui ou non il tente une approche vis-à-vis ce qui peut sembler se situer pour lui à la frontière "entrevue de recherche-thérapie". Je crois que c'est là que se situe certainement une des plus importantes limites de ce type de recherche. Jusqu'où peut aller l'entrevue de recherche pour obtenir le maximum d'"informations" nécessaires à la compréhension d'un phénomène sans mettre en danger l'intégrité du sujet. C'est ce que j'appelle le "dilemme chercheur-thérapeute".

Je décide donc à ce moment de tenter d'aller plus loin en empruntant un chemin qui me paraissait moins menaçant pour Robert. Au lieu de l'impliquer directement, je déplace sur moi l'entrevue. C'est-à-dire que je tente d'obtenir des éclaircissements en passant par ce qu'il a perçu de moi.

C: -"Quand je suis en avant, quel genre d'image que je te renvoie?"

Il me répond alors d'une façon naturelle et calme:

S: -"Quand je te vois avancer comme ça directement par en avant, ça me renvoie une image légèrement agressive. Je sais que t'es pas là pour me faire mal mais j'ai quand même envie de me protéger."

Dans sa dernière réponse, Robert répond indirectement à mes interrogations face à cette peur:

S: -"Je sais que tu n'es pas là pour me faire mal mais j'ai quand même envie de me protéger."

Cela me laisse croire qu'il y a, pour le moins, une ambivalence. En ce qui concerne cette peur, il est certain qu'elle a joué un rôle dans ses réactions globales; mais les questions demeurent: comment et d'où origine-t-elle? Ce que je ne veux pas explorer davantage pour ne pas ébranler la sécurité de mon sujet. J'en reste donc là. Encore une fois ici, il s'agit d'une limite inhérente à ce genre de recherche soit, le degré de clairvoyance et de tolérance à l'anxiété du chercheur.

C: -"Puis cette image là, est-ce que c'est la même que tu ressens aux autres endroits?"

S: -"Oui. Oui, je pense que je pourrais dire oui, en moins fort par exemple mais c'est ça."

Je lui demande alors si c'est parce qu'il est plus en contact avec ce qui se passe directement en avant et il me répond:

S: -"Oui, en avant, directement en avant."

Maintenant je crois avoir assez d'"informations" sur ce qui s'est passé pour les approches où il pouvait me voir je décide donc d'aller voir avec lui ce qui s'est passé pour les approches des positions où il ne peut me voir, c'est-à-dire pour les positions 4, 5 et 6. Concernant ces positions il me dit:

S: -"Encore là c'est la même chose pour les trois (faisant référence aux positions 4, 5 et 6), mais là c'est de dos, je te vois pas du tout. Alors comme je ne peux pas contrôler par la vue, seulement par le son comment tu t'en

viens, je pense que c'est ça qui fait que la tension est pas aussi forte que directement en avant mais quand même plus forte que sur les côtés."

Plus haut, Robert me décrivait comment se manifestait pour lui cette tension dont il parle. Pour obtenir plus de détails encore je lui demande s'il est capable de me la décrire cette tension. Comment elle se produit physiquement?

S: -"Physiquement c'est difficile à décrire une tension comme ça parce qu'elle était vraiment pas forte (en parlant de la tension ressentie aux positions 4, 5 et 6). Je n'irais pas jusqu'à dire que l'estomac me serrait mais je ressentais quelque chose ici au niveau de l'estomac. Il se passait quelque chose."

"Au point de vue sensation c'était malaise. c'est-à-dire que plus t'avancais moins je me sentais à l'aise. C'était quand même pas fort, pas assez pour me déranger."

Robert poursuit en me rappelant qu'il s'est fait "rentrer dedans" deux fois et que c'était parce qu'il n'entendait pas de bruit qui lui disait que j'étais juste à côté. Il ajoute:

S: -"Ca ne me faisait rien de sentir le contact. Je me fiaais soit sur le bruit, soit sur le contact. Je te laissais approcher mais encore là il y avait une zone où tu entraais."

C: -"J'ai dépassé cette zone là, mais si tu m'aurais entendu distinctement marcher, m'aurais-tu arrêté avant ça?"

S: -"Non pas avant ça. Bien je t'aurais arrêté pour pas que tu me touches mais tout près."

Maintenant nous abordons ensemble la deuxième étape.
Celle où c'est une femme qui joue le rôle d'expérimentateur.
Je demande donc pour débiter à Robert:

C: -"Comment est-ce que tu réagis tout de suite
quand tu vois que c'est une fille qui de-
vient maintenant expérimentatrice?"

Aussitôt, Robert s'exclame:

S: -"Surprise! Stupeur!"

Puis il s'explique d'une façon plus naturelle et modérée.

S: -"Je veux pas dire ça m'a choqué mais ça m'a
donné un choc. Déjà en partant je me sen-
tais plus mal à l'aise."

"Le premier coup (en parlant de la première
expérimentation où j'étais l'expérimentateur)
j'étais confiant, détendu, mais le deuxième
coup ça m'a tendu un petit peu."

"Sauf pour la position 3 où il est arrivé un
petit imprévu, tout est exactement comme je
l'ai décrit (en se référant à ce qu'il a dé-
crit de la première expérimentation) sauf que
c'était un peu plus fort. Je me sentais vrai-
ment plus mal à l'aise."

Revenant maintenant à la position 3 où il est arrivé un
petit imprévu Robert explique:

S: -"A un moment donné quand elle était là puis
qu'elle avançait je me suis fait une réflé-
xion: c'est que je sais pas si le parfum
est là pour fausser l'expérience. A un mo-
ment donné j'ai senti son parfum puis je ne
sais pas si je l'ai laissée venir aussi près
que d'habitude mais je me sentais vraiment

plus mal à l'aise en sentant ce parfum là,
ça me stressait un petit peu plus."

Lui demandant alors ce qui le "stressait", il me répond:

S: -"Je ne le sais pas au juste. Je sais que c'était nouveau, peut-être à cause de cela, mais c'était un stimulus de plus, peut-être ça, qui me faisait sentir qu'elle approchait."

Robert ne semble ici pas sûr de sa réponse plus qu'il ne le faut. Il me laisse supposer que le parfum joue plus qu'un rôle de stimulus parmi d'autres. Je crois qu'aller vérifier cela nous aurait demandé, au sujet et à moi, une somme d'énergie peut-être trop grande pour le peu que cela pouvait nous donner ici. Il reste que ma perception des choses est que le parfum est un stimulus à part des autres; il symbolise sans doute la féminité à laquelle Robert réagit comme être sexué. Je me satisfais donc de cette réponse et je demande au sujet s'il perçoit des différences de réactions chez lui vis-à-vis l'une et l'autre des deux expérimentations.

S: "Bien comme je te l'ai dit, plus elle approchait, j'étais un petit peu plus mal à l'aise. Cela pour tout."

"Quand c'était à ton tour, je fixais le mur, je m'efforçais de fixer le mur en arrière de toi. Quand c'est venu à elle j'ai pas été capable de me concentrer sur le mur, je l'ai regardé droit dans les yeux. Déjà le malaise était plus fort parce que c'était une fille, mais quand elle est arrivée tout près, chose qui m'arrive pas souvent j'ai détourné les

yeux. Durant toute l'expérience j'ai resté fixe mais quand elle est arrivée tout près j'ai détourné les yeux. C'était la première fois que j'ai tassé la tête."

Le sujet ajoute que c'était parce qu'il a voulu la voir s'approcher, la détailler et qu'avec moi il n'avait pas ce même intérêt.

Sur un ton rieur il termine:

S: -"C'est bien normal, c'est une fille quoi. Avec toi j'étais moins intéressé à te détailler."

Revenant alors avec lui sur quelques points à éclaircir davantage, je lui demande de me décrire ce stress dont il parle lors de l'approche en position 3.

S: -"Tension musculaire au niveau des épaules, mais pas au niveau des jambes. Je veux dire que j'étais prêt à lever les bras. Surtout pour l'approche de côté que je parle (position 3). Pour les autres je ne peux pas définir au juste. Probablement que c'était ça aussi. Quand je dis que je voulais mettre mes mains devant moi pour me protéger, probablement que c'était ça aussi."

"Au niveau de l'estomac petite boule, peut-être contraction. Je pense que c'est tout."

Je reviens ensuite sur un dernier point avec lui:

C: -"Qu'est-ce qui fait que tu te sentais plus mal à l'aise avec la fille qu'avec moi?"

S: -"C'est probablement à cause des sports d'équipe, c'est-à-dire que j'ai l'habitude de

me tenir avec des gars. Je veux dire l'esprit d'équipe, de camaraderie. Quand tu fais un sport il y a contact, t'es habitué à ça. Tandis qu'avec une fille j'ai pas cette habitude là."

Faisant maintenant un survol de ce qui a été dit lors de cette entrevue, je tente de voir s'il y a des choses qui ne sont pas suffisamment claires où encore qui auraient pu être oubliées.

Dans ce survol, il ajoutera trois choses nouvelles:

La première:

S: -"Les numéros ça me fascinait. Je voulais commencer à donner des positions aux numéros."

La deuxième est assez intéressante:

S: -"Je ne me sentais pas particulièrement mal à l'aise au centre. Cela m'a surpris car d'habitude je suis assez gêné, assez timide quand je me retrouve comme ça, position sur place. J'ai tendance à être nerveux, à dandiner d'une jambe à l'autre, à agiter les bras, à jouer avec mes doigts. Là j'étais complètement à l'aise. Je me sentais bien au centre. Pour les deux fois c'était comme ça."

La troisième et dernière:

S: -"Avec la fille je regardais un peu plus ce qui se passait."

Pour le reste tout est en accord avec ce qui a été dit auparavant.

L'entrevue se termine et Robert semble pleinement satisfait, tout comme moi d'ailleurs.

Je crois que cette entrevue nous permet de comprendre davantage ce qui peut se passer pour un sujet dans une telle expérimentation. Par exemple, elle nous apporte des éléments de compréhension sur le phénomène de l'espace personnel (que l'on reproduit comme on le peut en laboratoire) tel que vécu chez ce sujet.

Le lecteur s'est probablement fait une opinion concernant l'entrevue. Il en tire sans doute certaines conclusions vis-à-vis le contenu de l'entrevue. Pour ma part, voici ce que j'en retiens de ma position très privilégiée comme interviewer. La synthèse que je fais ici n'est pas issue seulement du contenu de l'entrevue, mais elle se fait aussi à partir de ce que j'ai observé lors des deux expérimentations et également à partir des résultats empiriques obtenus.

Au cours de cette synthèse aucun exemple ou partie verbatim ne sera fourni, le lecteur n'ayant qu'à revenir sur les dernières pages où il y a abondance d'extraits d'entrevue.

Ce que je retiens tout d'abord c'est la tension que provoque chez Robert l'une ou l'autre des approches. Il m'apparaît bien clair que ce n'est pas pour Robert tout le contexte expérimental qui a provoqué chez lui de la tension mais unique-

ment l'approche ou la pensée de l'approche.

Pour Robert cette tension a été variable. Nous l'avons vu, elle n'avait pas la même intensité selon l'angle d'approche de l'expérimentateur. Cette tension était plus forte lorsque la personne s'approchait directement de l'avant (j'ai constaté ce même fait chez tous nos sujets). Nous nous rendons compte, qu'effectivement les deux approches frontales (M-M, F-M) ont été celles où le sujet a conservé une plus grande distance vis-à-vis l'expérimentateur. Cette tension et le malaise que ressent Robert au cours des approches sont plus intenses lorsque c'est l'expérimentatrice qui s'avance vers lui. Robert, je crois, était plus sensible lorsqu'il voyait l'expérimentatrice s'avancer. C'est ce qui rend compte, à mon sens, de la différence d'intensité des sensations qu'il a éprouvées au cours des expérimentations. Cela se vérifie aussi à la tension beaucoup plus forte et au stress que provoque chez lui l'odeur du parfum de l'expérimentatrice. Je ne crois pas qu'à ce moment, ce fut l'angle d'approche qui fut principalement cause de cette montée de tension. Je crois plutôt que le parfum donne encore plus de poids au stimulus féminin, accentuant chez Robert la conscience de sa présence, présence qui déjà provoquait une tension.

Dans la même veine, l'explication de Robert concernant son habitude des sports d'équipe entre garçons où les contacts

physiques sont nombreux, m'apparaît incomplète. Si j'avais exploré davantage cette explication première, je suis persuadé que c'est tout son monde des relations homme-femme qui aurait émergé. N'est-ce pas l'amorce de ce que les phénoménologues dans la lignée de Husserl et Heidegger appellent des "configurations radicales", des "structures significatives" ou encore des "ensembles intentionnels"?

Il est intéressant de plus de constater aussi sur le graphique (fig. 3) que malgré son habitude des contacts physiques avec les garçons, que c'est cependant avec l'expérimentatrice qu'il a permis le plus de contacts physiques, soit six avec elle et trois avec moi. De plus, pour deux des fois où le sujet a subi mon contact, il avoue que s'il m'avait entendu marcher distinctement il ne m'aurait pas laissé le toucher. Il est quand même assez remarquable de voir, que malgré la tension et le malaise plus forts lors des approches de l'expérimentatrice, que c'est quand même vis-à-vis elle que le sujet a nettement conservé les plus courtes distances. Son espace personnel se trouve donc plus étendu avec moi qu'avec elle. Pour Robert donc, cette hypothèse qu'ont vérifiée certains auteurs, à savoir que plus la tension ou le stress sont grands, plus le sujet conserve une distance interpersonnelle ou un espace personnel plus grand, s'avère fausse dans le présent cas. Ceci met en évidence un fait majeur: si l'on ne se fie qu'au tracé des distances physiques, on aurait conclu que Robert est

plus à l'aise avec les filles qu'avec les garçons. Or quand on interroge Robert, il nous dit exactement l'inverse; c'est avec les filles qu'il est le moins à l'aise. D'où l'importance de faire interpréter l'espace personnel par les sujets eux-mêmes puisque c'est une notion essentiellement subjective ou intersubjective.

Finalement, j'aimerais terminer sur l'espace personnel, sur la distance personnelle dont nous parle Robert. Robert identifie clairement une zone "où on entre". Cette zone est clairement délimitée pour lui. Il peut effectivement me situer les frontières de cet espace personnel. Nous l'avons vu, cette zone débute où la tension commence à se faire sentir pour le sujet. On voit donc que physiquement, Robert reçoit un signal lui indiquant où son espace personnel commence. Ce qui est intéressant c'est que ce signal semble indépendant des sens "ordinaires" puisque lors des approches de derrière où le sujet ne peut voir et parfois aussi, ne pas entendre l'expérimentateur, il ressent quand même cette frontière "où l'on entre".

Ce qui est encore plus intéressant et cela au niveau de la recherche proprement dite, c'est que les résultats empiriques représentant cet espace ne représentent absolument pas l'"espace personnel" tel qu'il est défini par l'ensemble des auteurs. En effet, Robert identifie les frontières de son espace personnel mais il dit clairement nous y laisser pénétrer,

ce qui ne nous donne pas alors la "vraie" configuration spatiale de son espace personnel. Ceci, avoue-t-il, parce que c'est une expérience. L'ensemble des auteurs s'accorde pour affirmer que la "mesure" de l'espace personnel est un reflet exact de l'espace personnel psychologique. De toute évidence, mon sujet décrit un espace physique qui a peu de rapport avec son véritable espace personnel subjectif. La distance physique ne reflète donc pas toujours en soi la distance psychologique qui définit chez le sujet son véritable espace personnel.

Je crois que l'aspect sécuritaire que peut représenter la situation d'expérimentation et toute autre situation réelle qui fournit la même sécurité permet au sujet de ne pas s'accrocher à ces véritables frontières.

Ces deux derniers faits que nous venons d'apporter, à savoir 1- sentir une zone "où l'on entre"; 2- nous y laisser pénétrer parce que c'est une expérience; se sont retrouvés aussi clairement exprimés chez plusieurs autres de nos sujets.

Face à cette entrevue de recherche et aussi face aux sept autres que nous avons faites, nous croyons qu'il est important de repenser la méthodologie. Sans ces entrevues de recherches, toute cette "information" tant sur le phénomène de l'espace personnel lui-même que sur ce que nous faisons et mesurons vraiment, n'aurait pu être davantage révélée.

Ce que Robert m'a appris:

1. Il existe une frontière identifiable qui n'est pas nécessairement l'équivalent de la frontière physiquement observable.
2. Chez ce sujet la violation de la frontière fait naître une tension que la situation expérimentale sécurisante lui permet de surmonter. Elle n'est pas imperméable, elle est fonction de la perception de la personne qui y entre.
3. L'aspect sécurisant que représente pour Robert tout le contexte global de la recherche lui permet temporairement de résoudre son ambivalence ou tout au moins de l'exprimer.

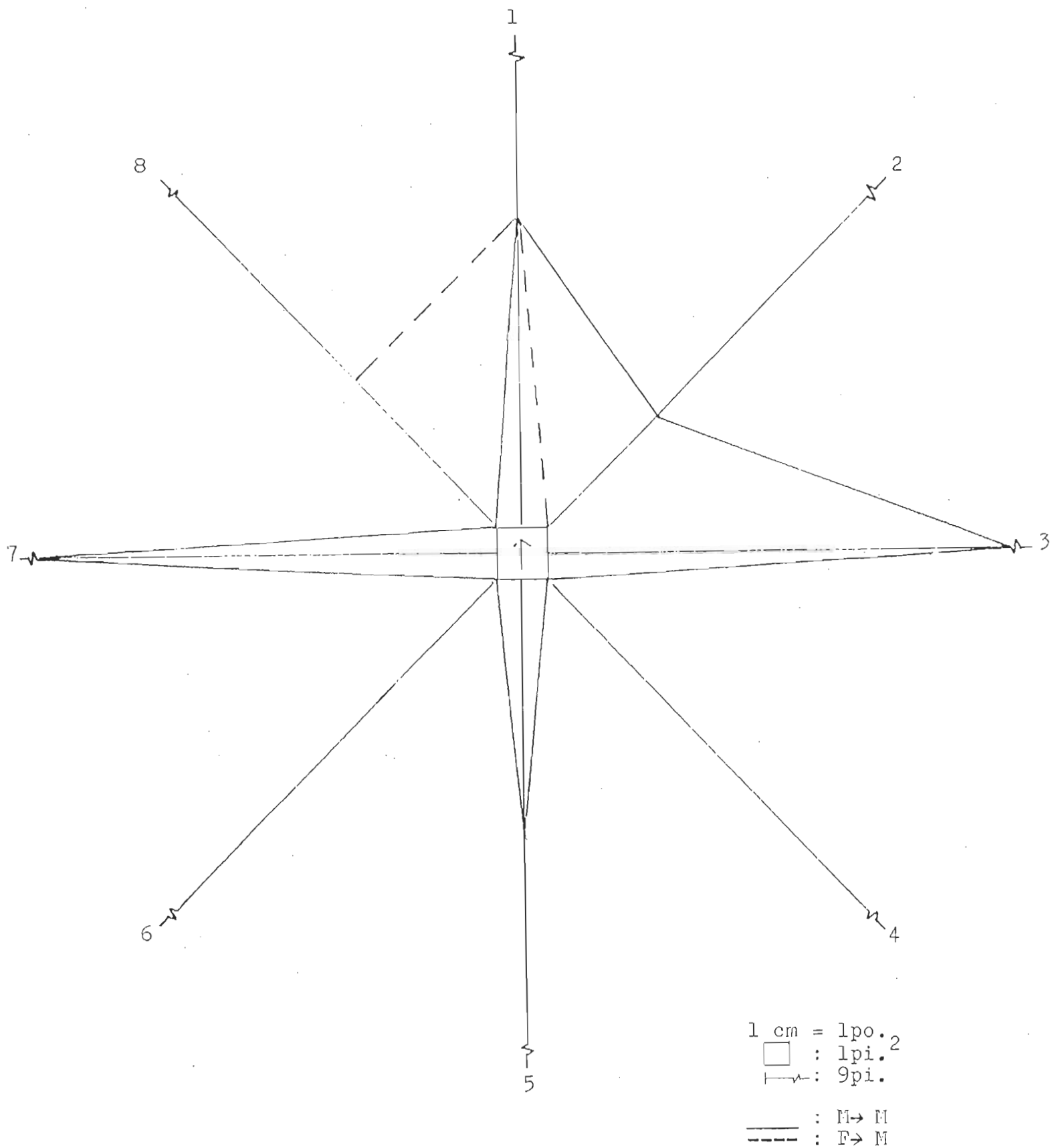


Figure 3: Représentation de la surface obtenue à partir des distances d'approche permises, pour le sujet masculin.

Tableau 1

Ordre des points de départ pour le sujet masculin.

Ordre	Points de départ	
	M- M	F- M
1	2	2
2	4	4
3	8	3
4	5	5
5	6	7
6	1	1
7	3	6
8	7	8

Tableau 2

Mesures obtenues pour le sujet masculin (Pouces)

Points de départ	Distances d'approches permises	
	M- M	F- M
1	6	6
2	3	0
3	9	0
4	0	0
5	3	0
6	0	0
7	9	0
8	0	4

b) Nicole

Nicole m'arrive souriante. Quoiqu'elle manifeste un air inquiet en voyant le magnétophone, elle reste cependant détendue. Lui expliquant la raison du magnétophone et ce que nous essaierons de faire ensemble au cours de cette troisième étape, elle est rassurée. C'est plutôt moi, qui au cours des premières minutes, avant même que l'entretien soit vraiment amorcé, qui me sens un peu nerveux et inquiet. Il y a quelques instants, je terminais une entrevue de recherche avec mon premier sujet et cela n'avait pas fonctionné aussi bien que je l'aurais désiré. Je crains un peu la même chose pour cette deuxième rencontre.

L'entrevue s'amorce doucement. Je lui demande comment elle a trouvé le local en entrant?

S: -"J'ai trouvé ça vide un peu au premier abord. Puis j'ai essayé de me repérer parce que j'ai regardé les points autour. Mais la salle tu sais ça me faisait penser à une salle de psychiatre ou quelque chose comme ça.

Je trouve intéressant ce qu'elle me dit mais ce qui m'intéresse encore plus c'est de connaître l'attitude émotionnelle que crée chez elle cette perception du local. Ceci, comme nous l'avons déjà dit dans l'analyse précédente, est très important pour connaître l'influence qu'a notre salle d'expérimentation sur nos sujets ce qui nous permet déjà de mieux les situer émo-

tionnellement avant que l'expérimentation proprement dite débute. On peut donc ainsi différencier et relier certains états émotionnels à des facteurs que nous rencontrons tout au long de l'expérience.

J'enchaîne donc ainsi:

C: -"Ca te faisait quoi d'entrer dans une salle comme celle-là pour une expérience quand tout est vide?"

S: -"Ah! j'ai trouvé ça reposant."
(Puis elle rit en me regardant comme si elle n'était vraiment pas sûre que ce soit là une réponse "normale" ou "correcte").

Maintenant nous abordons ensemble la première partie de l'expérimentation où c'est l'expérimentatrice qui dans cette première étape fera les différentes approches. Nous nous souvenons que pour chaque sujet, la première étape se faisait avec un expérimentateur de même sexe puis avec un expérimentateur de sexe différent lors de la deuxième étape.

Tout d'abord face à la consigne que lui donne l'expérimentatrice, Nicole se sent maître de la situation.

S: -"Bien, peut-être que, je veux dire j'étais maître de ce qu'elle faisait. Autrement dit, j'étais responsable de l'acte qu'elle faisait à chaque fois mais là, je le sais pas pourquoi je l'arrêtais à tel moment, je ne le sais pas.

Je reviens alors immédiatement là-dessus, sur ce qui a

motivé son ordre d'arrêt à l'approche de l'expérimentatrice. Elle me répond alors, avec un rire amusé, que c'est justement ça qu'elle a essayé de trouver cet après-midi. Ce qui est vraiment intéressant ici, c'est que le sujet lui-même, avant même l'entrevue cherchait à comprendre ce qui motivait son acte d'arrêter l'expérimentatrice.

Je lui dis que c'est ça qu'il faut essayer de trouver ensemble, que c'est vraiment ça qu'on cherche. Alors aussitôt, et sans que j'aie besoin de recourir à d'autres questions, Nicole s'implique. Je sens à cet instant tout son intérêt dans sa façon de poursuivre et je me sens moi-même aussi captivé qu'elle et cela me rassure beaucoup. Mes craintes viennent de tomber et dès lors je me sens bien dans cette entrevue.

Nicole enchaîne comme suit:

S: -"Bien en premier la question que je me suis posée: si je dis rien, qu'est-ce qui va se passer? Mais j'étais là puis elle s'en venait tout droit, il fallait que je dise quelque chose en réalité. C'était ça la consigne. Il fallait que je lui dise arrête."

"Mais disons je l'arrêtais peut-être tout le temps à un pied, un pied et demi de distance mais je le sais pas pourquoi franchement."
(Ceci avec un petit rire gêné).

Je lui répond que je pense qu'on est capable de le trouver ensemble.

S: -"Oui? O.K."
(Un autre petit rire)

J'essaie maintenant de lui faire revivre en pensée, les yeux fermés, ce qui s'est passé. Il s'agit ici d'aider le sujet à se remémorer d'une façon émotive ce qu'il a vécu. Il s'agit de l'aider à se revoir lors de cette expérimentation, en reprenant du début et avant même son arrivée à la salle d'expérimentation s'il le faut, pour qu'il recrée de lui-même, à partir de ses images et sensations ce qu'il a vécu.

Lorsque je la sens en contact avec ce qui s'est passé et que nous arrivons à ce point où l'expérimentatrice s'avance vers elle, en images ou en "re-pensées", je poursuis comme suit:

C: -"Qu'est-ce qui se passe tout de suite quand elle a commencé à avancer?"

S: -"Bien je pense que je ne voulais pas qu'elle avance trop près à un moment donné."

C: -"O.K. Tu voulais pas qu'elle avance trop près. Elle avance encore, qu'est-ce qui fait que tu lui dis d'arrêter là, que là elle est assez près pour toi?"

Le lecteur se rend très certainement compte du cheminement que le chercheur fait faire à son sujet. C'est comme si le chercheur et le sujet partaient d'une "information" de "surface" pour aller vers une autre couche, puis une autre et ainsi de suite, jusqu'à ce que ceux-ci sentent ou pensent avoir atteint un certain niveau qui les satisfasse. Ce niveau, peut,

comme nous l'avons dit, se situer là où le chercheur estime qu'il pouvait être dangeureux de poursuivre plus à fond pour l'intégrité de son sujet. Le plus souvent toutefois, ce niveau est atteint, lorsque de part et d'autre, le chercheur et le sujet ont le sentiment d'avoir vraiment cerné ce qu'ils cherchent. Rappelons cependant que, théoriquement, il n'y a pas de niveau objectivement dernier ou "le plus profond".

A ma dernière question elle me demande si elle peut me répondre en imaginant une autre situation.

S: -"Mettons que je suis sur la rue, je traverse quelque chose puis je suis peut-être dans une place où c'est carré un peu, semblable à la salle puis il a quelqu'un qui s'en vient vers moi puis il arrête pas et continue et continue, à un moment donné je vais me tasser, ça serait normal. Ca serait ça la réaction peut-être, pour la laisser passer. Mais à ce moment là j'ai pas le droit de me tasser, ça fait que je vais lui dire d'arrêter automatiquement. Tu sais je veux dire c'est peut-être une peur aussi, je ne le sais pas pourquoi elle s'en vient vers moi."

Nicole, ici, tente de me répondre en passant par une situation imaginaire mais qui, comme on le voit, reflète pour elle son vécu de ce matin. On le voit surtout lorsqu'elle me dit par exemple: "Je suis peut-être dans une place où c'est carré un peu, semblable à la salle puis il y a quelqu'un qui s'en vient..."

En fait, j'ai l'impression qu'elle me parle directement de ce qui s'est passé pour elle ce matin mais cela lui paraît

indirect. Cette façon de rendre du vécu s'est retrouvée aussi chez plusieurs autres sujets. Souvent alors on a l'impression que ces sujets ont le sentiment de mieux nous faire sentir ce qu'ils ont vécu en utilisant des comparaisons ("tu sais c'est comme si...") ou encore des métaphores ou des images. Certains même diront des choses comme: "Tu sais ça me rappelle, une fois quand j'étais petit il est arrivé... bien quand tu t'es avancé bien c'est exactement la même chose."

Je crois donc qu'il est important de permettre au sujet d'employer le langage qui lui convient pour exprimer des choses qui lui seraient peut-être difficile de dire autrement. Mais ce qui est le plus important, à mon avis, c'est qu'en fait, lorsque le sujet est à la recherche d'une image, d'une métaphore, d'une comparaison ou d'un fait déjà vécu, il est très soucieux de me faire bien comprendre ce qu'il ressent. C'est alors que souvent on voit un sujet se donner beaucoup de mal pour trouver la métaphore ou la comparaison juste qui me fera comprendre ce qu'il me livre. D'ailleurs on voit souvent les rôles s'interchanger et on voit alors non pas le chercheur aller vérifier auprès du sujet, mais le sujet auprès du chercheur, et à plusieurs reprises parfois, s'il l'a bien saisi.

Il serait peut-être bon que le lecteur revienne sur la dernière partie de verbatim citée (p.) afin de bien saisir ce qui va suivre.

Suite donc à ce que Nicole vient de me dire, je poursuis en lui demandant:

C: -"Comment tu vivais ça toi de la voir s'en venir?"

S: -"Bien peut-être quelqu'un qui embarque dessus toi"

C: -"T'as-tu l'impression que t'avais peur qu'elle te rentre dedans?"

(Je désire ici éclaircir ce: "... c'est peut-être une peur aussi..." ce avec quoi Nicole terminait précédemment)

S: -"Ah! qu'elle rentre dans ma personne ou qu'elle me pousse"
"Oui, probablement".

A vrai dire, à cet instant, je suis un peu mêlé par rapport à cette dernière réponse ("oui, probablement"). Y-a-t-il vraiment une certaine peur, veut-elle me faire plaisir ou mettre un point final à ces dernières questions? Devant cette incertitude je décide de revoir encore une fois avec Nicole, depuis le début, ce qui s'est passé. "... qui embarque dessus moi" est-il l'équivalent de "...qu'elle me rentre dedans"? Le désir ou la peur?

Lorsque nous en arrivons à l'instant où Nicole dit à l'expérimentatrice d'arrêter, je lui demande qu'est-ce qui se passait à ce moment précis qui lui a fait dire à l'expérimentatrice d'arrêter. Nicole me répond et d'une façon aussi incertaine que la fois précédente:

S: -"C'est peut-être la peur".

Cette dernière réponse est loin de m'apporter un vérita-

ble éclaircissement. A ce moment il aurait peut-être plus été favorable de cesser de revenir constamment avec le sujet sur ce qui s'est passé ce matin mais plutôt d'essayer de voir ce qui se passe maintenant. Cette réflexion arrive peut-être un peu tard pour cette entrevue mais certainement pas pour tout le contexte de cette recherche et des prochaines. Le chercheur en travaillant sur son matériel ne peut faire autrement que de constamment se remettre en question, de se critiquer. A travers toute l'analyse qu'il fait de son matériel, dans lequel il s'y trouve, le chercheur parfois se félicitera et parfois se critiquera sévèrement. Il ne peut se permettre de centrer son attention que sur le sujet puisqu'il est lui-même et pour une large part, impliqué dans le matériel qu'a donné l'entrevue de recherche. Quoiqu'il en soit l'entrevue se poursuit ainsi:

Suivant la dernière réponse apportée plus haut, Nicole, pour quelques quatre ou cinq minutes, cherchera à me répondre à travers un tas de suppositions souvent intellectuelles tirées de quelques théories.

Comme je l'ai dit souvent, il arrive que les sujets ont recours à des images ou des comparaisons pour bien se faire comprendre. Cependant je sens que durant ces dernières minutes, Nicole est vraiment entrain de se perdre dans des considérations qui ne touchent vraiment pas ce qui m'intéresse. La

voyant ainsi s'éloigner je tente de la ramener le plus possible sur ce qui s'est passé pour elle ce matin. Ce que je fais présentement avec Nicole, c'est de l'aider à focaliser sur ce qui s'est passé lors de la première expérimentation. Lorsqu'un sujet focalise vraiment sur un vécu, les images ou les comparaisons qu'il emploie sont vraiment là pour expliciter ou décrire un contenu affectif. Ce n'est présentement pas le cas pour Nicole depuis quelques minutes.

Tout à coup, Nicole, s'appêtant à formuler une autre supposition, s'arrête et se rend compte par elle-même qu'elle est loin de ce dont il est question; elle revient alors d'elle-même à la situation de ce matin et enchaîne instantanément:

S: -"C'est parce que j'aime pas voir quelqu'un approcher de moi sans parler. Tu sais je veux dire, une personne va t'approcher, si je la connais je vais lui dire bonjour. Mais une personne qui m'approche comme ça en ligne droite puis qui ne me parle pas, bien j'aime pas ça. J'aime pas ça du tout."

Un peu plus loin Nicole poursuit ainsi:

S: -"Moi je suis une personne qui aime pas ça se faire bousculer dans une foule. Franchement j'aime pas ça, des fois ça me choque. Probablement que c'est ça qui est arrivé."

C: -"A matin tu sentais-tu que tu allais te faire bousculer?"

S: -"Non mais franchement je ne savais pas qu'est-ce qui se serait passé."

Puis elle revient sur la consigne en disant que finalement elle était obligée de lui dire d'arrêter. Elle se met à rire et avoue être "toute mêlée". J'ai l'impression que Nicole cherche à répondre à mes attentes et semble un peu découragée de voir que ça ne se fait pas tout seul, de voir qu'il lui est pour l'instant difficile de donner une meilleure "performance" de ce qu'on attend d'elle.

Puis, c'est comme si subitement je prenais conscience que je veux aller trop vite et que je pousse, je crois, trop fort sur Nicole par crainte de ne pas obtenir l'"information" qui est nécessaire à ma recherche. C'est comme si, soudainement je suis devenu sensible à la personne qui est là en avant et que jusqu'ici je ne m'étais préoccupé que de ma recherche sans faire attention à Nicole. Je prends conscience alors que jusqu'ici j'ai oublié la personne en avant de moi pour ne penser qu'aux résultats que cette entrevue de recherche doit m'apporter. Je poursuis donc en tenant compte de la personne qui est là, ce qui affecte immédiatement mon approche. J'y vais maintenant de manière moins structurante. Je me sens plus calme, la personne devenant maintenant plus importante que ma recherche et ceci entraîne chez moi un changement dans ma voix, ma posture etc.

Dans l'analyse précédente nous avons pu voir et traiter de certaines limites importantes dans ce type d'approche.

Dans cette dernière partie nous pouvons observer non pas une autre limite de l'approche mais bien au contraire une de ses importantes valeurs. Il s'agit de la souplesse de l'"instrument" qui est ici le chercheur lui-même. En effet, l'instrument ou le chercheur peut s'adapter à son sujet. Nous en avons ici avec Nicole un exemple concret. L'"instrument" au cours de la recherche prend conscience de certaines choses et modifie son approche à l'égard du sujet. Ce n'est pas le sujet qui doit s'adapter à l'instrument, mais bien le contraire. Avec un sujet, le chercheur travaillera d'une certaine façon, avec un autre sujet, d'une autre façon, en tenant toujours compte de ce qu'il ressent à l'égard de la personne qui est là. Cette souplesse et cette adaptation ne se limitent pas aux différentes personnalités mais elles s'exercent aussi à l'égard du contenu apporté. C'est ainsi par exemple qu'au cours d'une entrevue de recherche on verra le chercheur modifier son type de présence face aux différentes charges affectives du vécu apporté. Il pourra devenir rassurant, chaleureux, il pourra mettre plus de distance entre lui et son sujet s'il le sent nécessaire où encore s'en approcher, il pourra aussi donner ses renforcements etc... Je pourrais ici poursuivre encore davantage mais je préfère revenir à mon sujet sachant fort bien que le lecteur peut facilement s'imaginer d'autres situations où l'instrument-personne offre d'importants avantages que ne peut offrir un test de mesure par exemple.

Je reprends donc avec Nicole ce qui s'est passé depuis le début de l'expérimentation pour l'aider à se concentrer sur son vécu de ce matin, mais cette fois-ci, d'une façon moins empressée et plus calme.

Nous refaisons ensemble le cheminement depuis le début. Lorsque nous en arrivons à l'instant où l'expérimentatrice s'avance, Nicole me dit l'arrêter parce qu'elle n'aime pas ça avoir une personne trop proche d'elle; c'est dit sans aucune hésitation.

Nicole poursuit en disant qu'elle l'arrête à une distance suffisante pour pouvoir lui parler.

S: -"Mais quand je parle à quelqu'un, que ce soit un homme ou une femme, je ne me mets peut-être jamais bien proche d'elle tu sais. Mais j'ai pas l'habitude de me rapprocher des gens."

C: -"Mais à matin t'avais pas le goût de la voir trop proche?"

S: -"Non"
(dit avec un rire qui veut dire "c'est ça" mais qui m'indique aussi qu'elle semble peut-être inquiète de ce que je pense d'elle).

Je vérifie maintenant avec Nicole si j'ai bien saisi ce qu'elle me dit et si c'est bien en accord avec ce qui s'est passé ce matin et elle me réaffirme qu'elle l'a arrêtée là parce qu'elle était assez proche, à une distance subjective-ment optimale.

A ce moment, ce qui m'intéresse comme chercheur, c'est de

comprendre pourquoi c'est là et non plus loin ou plus près, que l'expérimentatrice est assez proche aux yeux de Nicole. Je poursuis donc dans ce sens.

C: -"Qu'est-ce qui fait que tu n'as pas le goût qu'elle soit plus proche?"

S: -"Bien à ce moment là, c'est peut-être parce c'était une femme."

Nicole revient par la suite encore une fois sur le fait qu'elle l'arrêtait à une distance pour parler et ajoute:

S: -"Je veux dire je la connaissais pas."

Elle me redit encore une fois et d'une façon aussi certaine, que plus près que ça, elle n'aurait pas aimé ça. Je poursuis maintenant avec ce qu'elle disait un peu avant à savoir qu'elle n'avait le goût de la voir plus proche peut-être parce que c'était une femme.

A ce moment Nicole fuit en répondant complètement à côté. Je la sens mal à l'aise. Je tente de la faire revenir adrem et elle me répond en me faisant une synthèse récapitulatrice de ce qui s'est passé grossomodo lors des deux expérimentations en apportant une insistance particulière sur le fait qu'elle ne nous connaissait pas. Dans cette réponse synthèse, elle ne se trouve pas à vraiment répondre à ma question. Toutefois je la laisse aller, attendant qu'un climat plus propice me permette d'obtenir une réponse satisfaisante.

S: -"Mais à matin en gros, ce que je te dirais: ce matin et à midi, les distances peuvent varier mais je pense que c'est la même impression tu sais que j'ai pu avoir, parce qu'autrement dit je ne vous connaissais pas. Tu vas être peut-être plus amicale avec quelqu'un que tu connais. Tu vas te rapprocher peut-être plus de lui pour lui parler, pour échanger. Mais moi comme je te le disais: voir une personne qui arrive face à moi comme ça et que je ne connais pas, tu sais, j'aime pas ça moi. Tu sais j'aimerais mieux la connaître pour pouvoir y parler. A mon avis la première communication qu'il devrait habituellement y avoir entre des personnes, c'est le langage."

C: -"C'est parce que c'est une personne que tu connais pas, une étrangère, qui s'avance vers toi directement comme ça, que t'aimes pas ça?"

S: -"Non, (j'aime pas ça) parce que je la connais pas."

C: "As-tu l'impression que c'est ce qui te la fait arrêter à une certaine distance?"

S: -"Probablement c'est la première. Je veux dire c'est la première réflexion que je peux avoir. Je la connais pas, pourquoi est-ce qu'elle s'en vient comme ça. Après ça il y a peut-être d'autres facteurs qui entrent en ligne de compte mais là..."

Nous voyons donc que Nicole insiste particulièrement sur le fait qu'elle ne connaissait pas la personne qui s'approchait d'elle. Elle se demande de plus pourquoi cette inconnue s'avance vers elle. Cette peur de l'inconnu masque-t-elle d'autres facteurs?"

Déjà je pourrais à partir du matériel que nous venons de voir, émettre quelques idées et hypothèses mais comme dans l'a-

nalyse précédente, je préfère faire cheminer le lecteur tout au long de l'entrevue, en lui explicitant son contenu.

Après avoir fait, je crois, un certain cheminement, je dé-laisse un peu ce qui vient de se dire, quitte à y revenir plus tard, pour aller voir ce qui s'est passé pour elle suivant les différents angles d'approche. Si je ne poursuis pas d'avantage dans la ligne qui était amorcée, c'est que je sens que j'ai besoin de repos, j'ai besoin de reprendre de l'énergie et pour moi passer à autre chose me permet cette récupération d'énergie. Ce changement de propos d'ailleurs sera aussi bénéfique pour Nicole.

Face aux différents points d'approche, Nicole me dit des choses comme:

S: -"En face, j'aime pas ça quand je connais pas la personne qui s'en vient."
 "A l'arrière, bien en fin de compte, ça ne faisait rien je ne la voyais pas. Je lui disais "arrête" quand elle était trop proche, quand je la sentais rapprocher."

Tout au long de ses commentaires j'en arrive à me demander si elle n'avait pas envie d'arrêter l'expérimentatrice à la même distance partout. Je lui demande et elle me répond:

S: -"Oui, j'avais l'idée de l'arrêter à peu près à la même distance."
 (avec un petit rire)

J'aborde maintenant avec Nicole une partie qui touche le

vécu corporel. Chez plusieurs sujets, j'ai remarqué que d'abord ce type de contenu, les aidait souvent à se replonger **davantage** dans la situation vécue. De plus cela n'est pas sans m'apporter de précieux indices pour ma compréhension du phénomène et du vécu en général du sujet.

S: -"Le matin j'ai rien senti, mais le midi, à un moment donné j'ai eu chaud. Mais le matin, je ne sais pas, j'étais nerveuse, j'étais arrivée en retard, tout ça."

Puis tout de suite elle ajoute comme ça:

S: -"Pendant que quelqu'un s'en vient en arrière j'aime pas bien bien ça non plus, surtout quand je ne la vois pas."

Ce dernier commentaire me laisse perplexe parce qu'elle vient à peine de me dire qu'en arrière cela ne lui faisait rien car elle ne voyait pas la personne. Je veux donc éclaircir cette partie davantage et je lui demande ce qui se passait chez elle quand l'expérimentatrice s'avance de l'arrière.

S: -"J'étais attentive à ses pas. Je les comptais des fois."
(en riant)

C: -"Pour savoir à peu près où l'arrêter?"

S: -"Oui"

C: -"Pour ne pas qu'elle avance trop proche?"

S: -"Oui"

C'est principalement sur ce dernier fait où le sujet se contredit que l'un des juges a formulé une importante critique. En effet ce juge me disait que je respectais mon sujet mais que peut-être je le respectais "trop" et qu'il aurait été sûrement intéressant de relever cette contradiction apparente, ce qui aurait certainement éclairci davantage ce point qui restera obscur.

Poursuivant alors au niveau des différences qu'elle percevait de la position de face et de derrière puis des côtés, Nicole dit:

S: -"Ca me faisait moins de quoi qu'en avant.
(en parlant de l'arrière)
Bien en arrière il y a le fait que tu ne vois pas la personne, tu sais pas qui c'est. En avant tu la vois mais tu la connais pas plus. Des deux côtés tu la connais pas mais en avant tu la vois tandis qu'en arrière tu la vois pas. Maintenant lequel que j'aimais le moins, franchement je le sais pas. Je te dis que j'aimais pas en avant mais je le sais pas. Les côtés d'en avant là, bien ça me faisait penser, quand tu te promènes dans une foule puis mettons une salle quelque chose comme ça ou un terrain à l'exposition l'été où tu te promènes puis tout le monde se croise, ça me faisait penser à ça."

"Mais je pense que celle que j'aimais le moins, ça devait être probablement celle en face complètement. Parce que là je le sais pas, elle parlait pas, je la connaissais pas, puis j'aime pas ça voir une personne qui s'en vient. Comme sur un trottoir quand je marche et qu'une personne s'en vient en face et que je ne la connais pas je vais y jeter un coup d'oeil mais je la regarderai pas en pleine face tout le long tu sais, je vais me tasser et si elle se

tasse pas, je vais la laisser passer."

C: -"Comment est-ce que tu te sens quand tu vois l'assistance qui est en avant, qui donne la consigne puis qui dit pas un mot, et qui avance?"

S: -"Mais j'ai pas le droit de bouger moi en réalité. J'aime pas ça me sentir de même pris dans un petit trou de même."

C: -"Tu te sentais pris dans un trou au milieu?"

S: -"Oui."

C: -"T'avais l'impression de quoi?"

S: -"Bien... inerte et sans défense. J'avais juste droit de parole et je n'avais pas le droit de mouvement en réalité. Il fallait que je regarde tout le temps tout droit."

C: -"Puis, tu te sentais comment?"

S: -"Je me sentais pris, en cage, excepté qu'il n'y avait pas de barreau."

Encore une fois je vérifie auprès de Nicole si j'ai bien compris:

C: -"Je vais te reformuler ça et tu me diras si ça colle à ce que t'as vécu à matin avec mon assistante. Si dans ce que je dis il y a quelque chose avec quoi tu n'es pas d'accord ou t'es pas certaine, tu me le dis, c'est pas compliqué, il faut que ça soit clair."

"T'arrives à matin, le local est vide, ça fait drôle. Tu t'en viens ici, (j'indique l'emplacement sur un schéma) là t'as pas le droit de bouger et tu te sens prise. Tu te sens comme tu disais: "... dans une cage mais sans barreau."

S: -"Oui, mais il y a une chose aussi, j'avais pas fait le tour de la salle, j'avais rentré, je m'étais en allé là, autrement dit, j'avais pas exploré."

C: -"T'avais pas eu la chance de te familiariser avec..."

S: -"La salle." (finit-elle, avant que j'aie eu le temps de terminer ma phrase).

Dans son intervention, Nicole me dit ici qu'elle n'a pas eu le temps de "connaître" les lieux, ce qui va dans le même sens que ses: "je ne vous connaissais pas", "je ne sais pas pourquoi est-ce qu'elle s'en vient comme ça", "j'aimerais mieux la connaître" etc.

C: -"Ca fait que tu te sens prise là. T'as pas la chance d'explorer la salle. Là l'expérimentatrice se met en avant ou dans n'importe laquelle des positions, puis elle s'avance sans dire un mot. Tu la connais pas, tu peux pas bouger puis la réaction que tu as c'est simplement de dire arrête à un certain moment donné, à une distance que tu juges suffisamment proche."

S: -"Oui."

C: -"A date ça colle?"

S: -"Hum Hum!" (en acquiesçant d'un signe de tête)

Maintenant je reviens sur une piste qui a été abordée beaucoup plus tôt dans l'entrevue mais qui n'avait pas été éclaircie, le sujet fuyant à ce moment la question qui avait été alors posée.

C: -"Il y avait une autre affaire que tu m'avais dit: "...c'était parce que c'était une femme". T'es-tu capable de poursuivre?"

Nicole me répond en riant et avec un certain malaise que

cela fait deux fois que je lui demande ça.

Cela démontre bien comment elle était mal à l'aise lorsque je l'interrogeais la première fois là-dessus.

Elle enchaîne en me demandant des questions comme:

S: -"Est-ce que je pourrais savoir au juste votre titre d'expérience?"
Est-ce que vous avez un objectif à atteindre pour découvrir quelque chose ou si c'est comme ça et que vous prenez n'importe quoi?
Je veux dire on dit tout ce que l'on a ressenti puis t'acceptes ça?"

Sa dernière réponse ainsi que toutes ses questions concernant l'expérience me montrent l'inquiétude de Nicole. Cela vient me confirmer un "feeling" que j'avais, à savoir que très souvent Nicole me laissait l'impression de me demander si ses réponses sont "correctes" dans le sens de "normales". Face à cela je clarifie à nouveau mon objectif dans le but de la rassurer.

C: -"Je n'essaie pas d'aller chercher une affaire précise. Je n'essaie pas de te faire dire telle chose. Je remarque par exemple que tu as dit que: "c'est peut-être parce que c'est une femme; tu me dis: "ça fait deux fois que tu reviens là-dessus"; mais c'est pas nécessairement parce que je veux te faire dire des choses, c'est que je veux voir qu'est-ce que cela veut dire pour toi. Je veux mettre ça clair pour voir si ça colle à quelque chose. Et moi, quand tu me dis ça, je me dis il y a peut-être quelque chose là qui serait intéressant pour ma recherche. C'est ce qu'on veut, tout ramasser. Ça fait que tout ce que tu as ressenti, comment cela

s'est passé, c'est ce qui m'intéresse."

"Il n'y a pas de noms de cités dans la recherche. Ça fait qu'aie vraiment pas peur de dire comment ça s'est passé, qu'est-ce que tu as ressenti. Je n'essaie pas de voir s'il y a quelque chose qui n'est pas correct, tout est correct. Tu as le droit à tes réactions à toi comme l'autre personne qui est venue avant et l'autre qui va venir après. Tu sais on réagit comme on est, toi tu es comme tu es et c'est ça qui m'intéresse de savoir comment est-ce que tu es toi, quand tu te trouves dans une situation comme ça. C'est pour ça que je suis revenu là-dessus."

Nicole m'écoutait attentivement, acquiesçant souvent de la tête et me disant des "O.K.", des "oui" et des "hum hum". Elle semble plus calme et moins inquiète. C'est surtout dans son visage et dans sa voix que cela se reflète. Son visage est plus doux et sa voix posée. Suite à mon intervention elle enchaîne tout naturellement comme ceci:

S: -"Bien ça peux-tu refléter notre milieu? Disons que chez nous on est juste des filles, j'ai pas de frères, puis il y a juste mon père en réalité, puis il y a ma mère. Je veux dire... j'ai été continuellement... O.K. on avait des amis dehors autour de la maison tout ça, mais, je reste encore chez mes parents. Je le sais pas si c'est le fait, on est tout le temps des femmes en réalité chez nous, il y a juste mon père. Je le sais pas là si... Je suis peut-être tannée de voir juste des femmes."

(dit en riant)

"Puis j'ai été dans un pensionnat quand j'ai été jeune, j'étais externe, et c'était encore juste des filles... puis quand je travaille j'aime mieux travailler avec des garçons que de travailler avec des femmes."

C: -"Au cours de l'expérience avec l'expérimentatrice, comment est-ce que tu te sentais?"

S: -"Me semble j'étais assez calme. Je calculais ses pas. Les pas de quelqu'un moi ça m'intrigue. Il me semble que j'ai rien senti. Je regardais comment elle était habillée (elle rit beaucoup) je regardais sa robe, je trouvais ça comique, bien je trouvais ça "cute", puis je trouvais qu'elle était gaie, c'était drôle au début elle s'était trompée, j'ai trouvé ça drôle.

Je demande à Nicole:

C: -"Si l'expérimentatrice avait continué à avancer vers toi, qu'est-ce qui se serait passé à ton avis?"

Le chercheur ici travaille avec le sujet sur une situation hypothétique, car il s'est souvent rendu compte avec d'autres sujets, que cela permettait parfois de comprendre pourquoi à un moment donné ils ont demandé à l'expérimentateur ou l'expérimentatrice d'arrêter. A ce moment les sujets vont faire un commentaire du genre: "Parce que s'il (ou elle) avait continué, ..." ou encore: "Je me rend compte que si je l'aurais laissé continuer plus avant... et c'est pourquoi je l'ai arrêté là", et prennent ainsi conscience d'une réalité. Réalité que l'on découvre en travaillant autour d'une hypothèse ou au moyen de l'imaginaire, de la fantaisie.

Mais cependant dans le cas de Nicole, cette façon n'a pas apporté de résultats vraiment intéressants.

J'arrête maintenant ici la description de ce qui s'est passé ce matin avec l'expérimentatrice pour maintenant poursuivre avec ce qui s'est passé l'après-midi avec moi, considérant qu'assez d'énergie et de temps furent consacrés à la première partie de l'expérience et que continuer sur cette première partie ne nous apporterait pas plus et épuiserait notre énergie pour ce qui reste à faire.

Dans le type d'entrevue que nous faisons et dans laquelle le chercheur ne rencontre son sujet qu'une seule fois, il est aussi important, même s'il reste encore à aller chercher des éléments pour comprendre davantage le phénomène qui nous intéresse, de penser à répartir le temps et l'énergie sur l'ensemble de ce qui nous intéresse et non pas de s'attarder indéfiniment sur un seul point à moins que ce ne soit là le but visé par la recherche.

Interrogeant donc Nicole sur ce qui s'est passé pour elle lorsqu'elle est revenue l'après-midi et alors que j'étais l'expérimentateur, elle m'avoue s'être d'abord posé des questions sur ce que nous pouvions mesurer.

Je lui demande comment elle a trouvé ça avec moi.

S: -"Bien j'ai peut-être trouvé ça plus facile."

C: -"Qu'est-ce qui faisait qu'avec moi c'était facile?"

S: -"Bien comme je te dis j'aime pas ça travailler avec des femmes, je trouve ça plate."
 (elle le dit avec un air de quelqu'un qui trouve ça vraiment "plate")

Maintenant je récapitule avec Nicole ce que je crois avoir saisi concernant les différences entre l'expérimentatrice et moi. Cela reste conforme avec ce qui a été dit plus haut. Je poursuis ensuite avec cette question:

C: -"Maintenant à partir de cela, quand moi j'avance qu'est-ce qui fait que tu m'arrêtes à une certaine distance?"

S: -"Bien c'est la même chose, je ne te connais pas. J'aime pas ça une personne qui s'en vient face à moi."

Ici, Nicole me ramène encore une fois ce même facteur ("Je ne te connais pas") et je vois bien que nous revenons sur du déjà dit et qu'il n'y a peut-être pas plus à aller chercher chez Nicole. Il est certain que, chaque sujet a une facilité plus ou moins grande d'accès à son vécu, ce qui fait que souvent les "informations" recueillies dépendent en grande partie de cette habileté (Gendlin, 1973).

Pour ma part à ce stade ici de l'entrevue, j'estime qu'il est temps, tant pour moi que pour elle, d'en rester là. Je fais donc, pour terminer, à Nicole, une synthèse de ce que je retiens de ce qu'elle m'a dit, prenant bien soin de lui demander de me corriger, d'ajouter un détail, si elle sent que quel-

que part cela ne reflète pas ce qu'elle a vécu ce matin.

Elle me dit qu'elle pense m'avoir tout dit mais qu'il se peut qu'il y ait des choses subconscientes qui ont pu intervenir. Je lui synthétise donc tout ce qui précède comme ceci:

C: -"Ce qui est bien conscient et qui s'est passé chez toi ce matin c'est: Que ce soit moi ou elle, tu ne nous connaissais pas, ni elle ni moi, et déjà ça ne t'invite pas à nous laisser approcher trop près. (hum hum) c'est ce qui fait qu'à un moment donné, tu nous arrêtes, parce que c'est là que tu nous veux. Tu ne nous connais pas et tu n'as pas envie qu'on te rentre dedans."

S: -"Oui."

C: -"Et puis en plus ce qui semble clair c'est que: Avec moi c'était plus facile (hum hum) qu'avec l'expérimentatrice mais ça c'est pas venu influencer la distance..."

S: -"Bien disons que j'ai eu l'impression d'arrêter, peut-être ça peut varier, mais me semble j'ai eu l'impression d'arrêter pas mal comme t'as fait ton cercle."

C: -"Pas mal la même chose pour les deux."

S: -"Oui, j'ai eu cette impression là en tous les cas."

C: -"Puis aussi une autre chose. Tout au long de l'expérience tu essayais de garder les mêmes distances partout."

S: -"Oui."

C: -"Puis cette distance là, c'est une distance d'où on peut se parler."

S: -"Oui, bien je veux dire tu peux communiquer."

C: -"Elle est pas trop loin, elle est pas trop

proche."

S: -"Oui."

C: -"En tous les cas, elle est à la distance où
toi t'aimes pour jaser avec le monde."

S: -"Pour jaser avec quelqu'un, oui"

Nicole tout au long de cette synthèse me faisait beaucoup de "hum hum" approbateur et de "oui" de la tête. Elle est très en accord avec tout ce que j'ai dit et je crois bien avoir vraiment réflété une partie réelle de son vécu.

Maintenant pour mettre le point final à cette entrevue, je demande à Nicole de revoir seule, en pensée, tout ce qui s'est passé depuis ce matin au cours de ces deux expériences.

A la fin d'une telle entrevue le sujet et le chercheur sont en général très décontractés parce que leur travail est pour ainsi dire terminé. C'est précisément à ce moment qu'il est très propice de demander au sujet (alors qu'il est très sensibilisé à tout ce qui s'est passé pour lui au cours de ces deux expériences) de prendre un recul et de revoir seul le déroulement des deux expériences. On voit souvent, alors, un sujet nous apporter un détail intéressant, une anecdote qui parfois en dit long, ou encore une chose qu'il n'aurait osé dire lorsque nous avons abordé un thème particulier au début de l'entrevue alors que le sujet ne se sentait pas prêt à livrer un contenu plus révélateur de lui-même.

Il arrivera aussi qu'un sujet revienne sur un vécu qu'il saisit maintenant beaucoup mieux. Il ne manquera pas aussi de me livrer ses impressions générales de la recherche sans oublier ses multiples questions concernant ce que nous faisons et pourquoi.

Nicole au cours de ce recul est revenue surtout sur l'aspect du local, parlant de son dénuement total. A ce sujet elle me dit:

S: -"Tu sais ça reflète personne en réalité."

Le lecteur s'est probablement déjà formé une image du cheminement qu'il vient de faire avec Nicole et moi-même. Pour ma part, je crois que la synthèse que j'ai faite à Nicole de ce qu'elle a vécu et exprimé au cours des deux expérimentations me satisfait beaucoup et il serait inutile de la reprendre ici en totalité. Je crois qu'elle reflète bien en effet une partie du vécu de Nicole. Maintenant, qu'en tirons-nous concernant notre recherche sur l'espace personnel?

Parlons tout d'abord, mais très brièvement, de ce que nous apprend cette entrevue sur la recherche d'orientation phénoménologique. Je ne veux ici, que relever certains détails intéressants, qu'illustre cette entrevue. Je développerai ce thème d'une façon plus générale et plus élaborée au cours de ma conclusion.

Cette entrevue nous apprend entre autres, qu'un sujet peut interpréter une consigne, si explicite et concrète soit-elle, différemment d'un autre. Elle nous révèle aussi qu'un sujet peut également oublier une partie de la consigne même si l'expérimentateur vérifie auprès de lui s'il l'a bien saisie. Cette entrevue nous permet aussi bien sûr, de comprendre les résultats empiriques obtenus. Elle nous permet de les saisir à partir d'un point de vue particulier, c'est-à-dire celui même du sujet dans sa relation avec l'expérimentateur et la situation globale immédiate (personnes, salle, meubles, etc). La perspective choisie est celle de la psychologie expérimentielle (Gendlin, 1962).

Pour ce qui est de la compréhension même du phénomène de l'espace personnel pour ce sujet, l'entrevue nous a appris deux observations importantes dont une semble annuler toutes les autres que nous pourrions apporter.

Premièrement, il est certain que plusieurs facteurs sont venus influencer le sujet dans sa demande d'arrêter l'expérimentateur ou l'expérimentatrice lors des différentes approches. Cependant il m'apparaît assez clair qu'il y en a un qui a constamment prévalu et pour ainsi dire dominé les autres. Je veux parler de ce que l'on pourrait identifier comme étant un besoin du sujet de se familiariser avec les personnes, les événements à venir et l'espace physique du lieu d'expérimentation.

L'intensité de ce besoin nous permet de croire qu'il trouve sa source dans une certaine appréhension vis-à-vis son vécu. L'expression de ce besoin apparaît tout au long de l'entrevue sous diverses formes. Elle nous permet de les saisir à partir d'un point de vue particulier, c'est-à-dire celui du sujet dans sa relation avec la situation globale présente, immédiate (personnes, salle, meubles, etc.). La perspective choisie est celle de la psychologie "expérientielle" (Gendlin, 1962, 1964, 1965 a et b, 1969).

- "Je ne la connaissais pas."

- "Si je ne dis rien, qu'est-ce qui va se passer?"

- "Je n'avais pas fait le tour de la salle, je ne l'avais pas explorée."

- "Je l'arrêtais à une distance pour lui parler, pour communiquer."

- "J'aimerais mieux la connaître pour pouvoir lui parler."

Nous croyons donc que c'est là le facteur vraiment dominant qui a motivé les différents points d'arrêt du sujet face aux deux expérimentateurs. C'est du moins le motif le plus socialement acceptable.

La deuxième observation qui s'impose (et qui pourrait sembler annuler les autres) est que le sujet affirme avoir voulu arrêter les deux expérimentateurs à des distances approxima-

tivement égales les unes des autres. A ce moment l'on est en droit de se demander quel crédit on peut accorder aux autres facteurs. Le principe de constance semble avoir guidé le sujet tout au long de l'entrevue.

Je crois que le besoin de se familiariser avec la situation et surtout d'obéir au principe de constance, sont très plausibles, et reflètent sans doute bien le vécu du sujet face à cette expérience. Ce que j'en déduis, c'est que le sujet a obéi d'abord à un facteur particulier, a déterminé un critère pour fixer ses points d'arrêt équivalents à une distance spécifique qu'il a par la suite voulu maintenir.

Si l'on observe les figures 3 et 4, représentant respectivement les aires obtenues pour le sujet masculin et le sujet féminin, nous nous rendons compte qu'effectivement: 1- Robert qui ne manifestait aucune appréhension mais au contraire de l'intérêt et de l'enthousiasme, tant vis-à-vis les deux expérimentations que lors de l'entrevue, et qui de plus n'obéissait qu'à ce qu'il vivait, a tracé une aire dont les contours sont très irréguliers; 2- Nicole, qui manifestait de l'appréhension vis-à-vis tout ce que nous faisions, lors des deux expérimentations et lors de l'entrevue, a tracé une aire dont les contours obéissent au phénomène de constance.

Ces deux faits, plus mes observations lors des expérimen-

tations et de l'entrevue, me portent à croire que chez Nicole, le phénomène de constance trouve sa source dans son appréhension. Selon moi, cette appréhension se retrouve principalement dans sa crainte de ce que je pourrais penser d'elle.

Il est à noter que tous mes sujets, Robert excepté, ont exprimé de la réticence à participer à une recherche en psychologie. On sait que bon nombre de personnes perçoivent le psychologue comme une personne qui les analyse à leur insu; dans le cas de Nicole et à titre d'exemple, c.f.p.

Je ne désire pas conclure sur cette deuxième partie de chapitre car je me propose de le faire d'une façon globale et plus complète lors de la conclusion tout en évitant ainsi une répétition inutile.

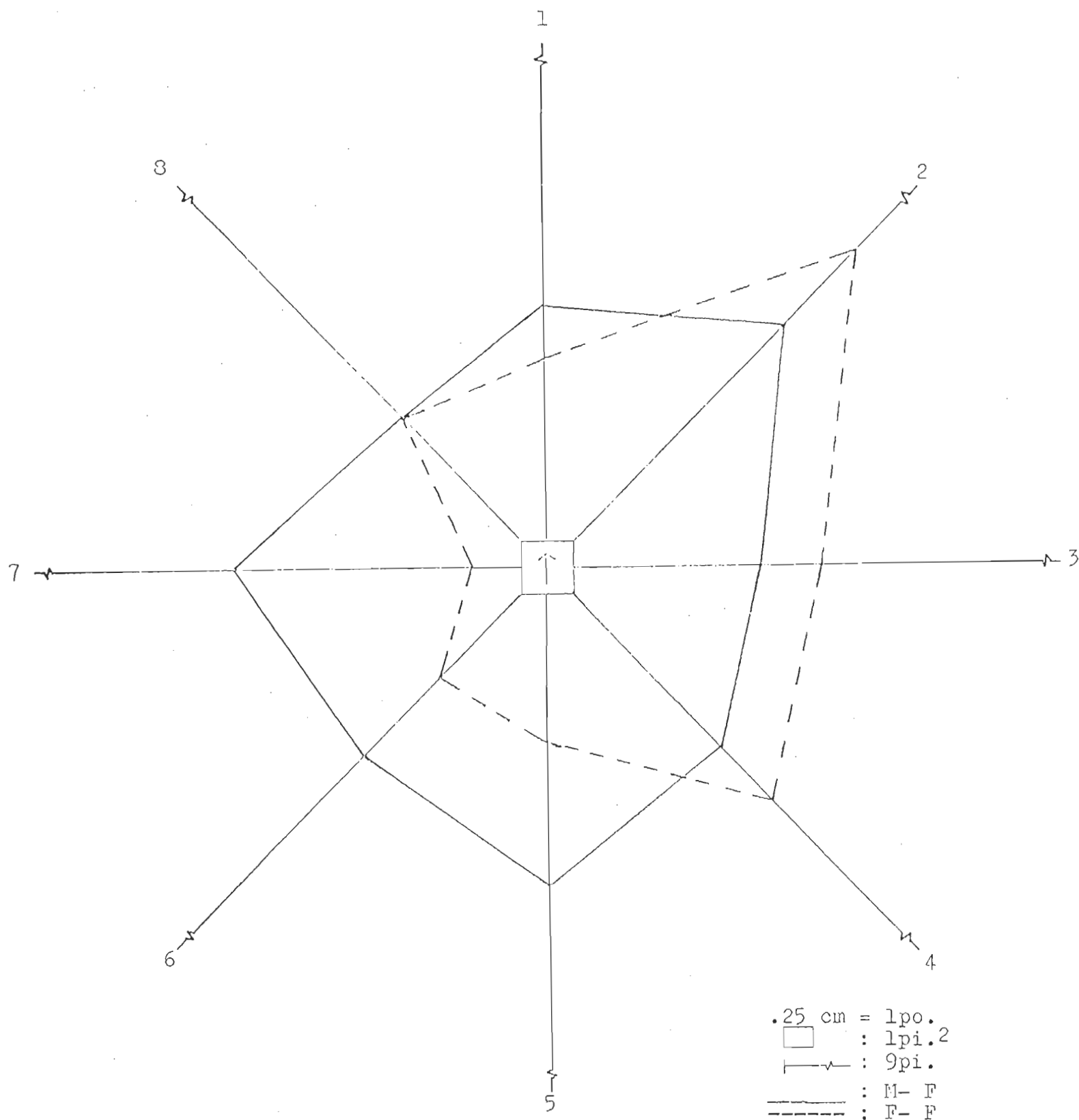


Figure 4: Représentation de la surface obtenue à partir des distances d'approche permises, pour le sujet féminin.

Tableau 3

Ordre des points de départ pour le sujet féminin.

Ordre	Points de départ	
	F- F	M- F
1	2	2
2	8	5
3	4	7
4	3	3
5	6	8
6	1	1
7	5	6
8	7	4

Tableau 4

Mesures obtenues pour le sujet féminin (Pouces)

Points de départ	Distances d'approches permises	
	F- F	M- F
1	14	18
2	31	23
3	19	14
4	22	16
5	11	22
6	9	17
7	4	22
8	13	13

Conclusion

En guise de conclusion, j'aimerais présenter une réflexion sur la recherche en psychologie, en m'appuyant d'abord sur l'expérience de ma propre recherche.

Le lecteur a sans doute pu se rendre compte et même relever les différences dans les données obtenues au cours de la seconde partie de mon travail, i.e. les entrevues d'orientation phénoménologique. Je crois que ces différences dans le type d'"informations" recueillies, visant à une meilleure compréhension du phénomène de l'espace personnel ou tout au moins à une meilleure compréhension de ce que nous faisons vraiment en laboratoire, sont bien apparues au chapitre précédent.

Je tiens cependant à laisser le débat ouvert, car mon travail n'est qu'une première phase "exploratoire", dans ce type de recherche sur le phénomène de l'espace personnel. En effet, ce n'est qu'un premier pas dans ce type d'approche et il serait présomptueux de vouloir immédiatement entreprendre un débat entre les différences d'informations ou de résultats obtenus avec ces deux approches. Pour l'instant je ne situe pas ma réflexion à ce niveau.

J'ai voulu utiliser dans cette recherche une méthodologie d'orientation "phénoménologique" parce qu'elle me paraissait en accord avec ma conception du psychologue et de ma formation. C'est dans ce sens et avec un souci de recherche vraiment "psychologique" que mon travail s'est peu à peu élaboré.

ré.

Que cette recherche présente de nombreuses lacunes, j'en conviens. La question majeure à mon avis, se pose davantage au niveau de ce qu'est ou doit être la psychologie. En ce qui me concerne, la psychologie est une science nous permettant de mieux saisir l'homme afin d'être en mesure de l'aider lorsqu'il est en difficulté. Je crois que la recherche en psychologie se doit de respecter avant tout ce qu'est la psychologie. Ce n'est pas selon moi une science nomothétique. Or il apparaît de toute évidence, que les psychologues depuis de nombreuses années, demandent à des calculs statistiques souvent fort complexes, de les éclairer sur le comportement humain. Il est, je crois, plus que temps de poursuivre la remise en question de la recherche en psychologie en inventant au besoin des méthodologies nouvelles.

Cette conclusion se présente donc comme une réflexion de l'auteur sur ce que devrait être, selon lui, la recherche en psychologie. Je crois que cette recherche constitue en elle-même, un début de réponse.

Il me reste à signaler une dernière limite à ce travail.

Normalement, une recherche d'orientation phénoménologique menée à bon terme conduit, non pas à une généralisation d'ordre statistique ni à des lois générales, mais plutôt au dévoilement de ce que certains auteurs appellent des "structures

significatives", des "configurations radicales" ou encore des "ensembles intentionnels"; on y retrouve des modes d'être psychologiques persistants ou permanents, des interactions fondamentales entre les "apparences" observées concernant une réalité psychologique particulière. Il s'agit alors de dépasser, d'une certaine façon, la simple description subjective d'un vécu expérientiel pour atteindre, par l'explicitation et un certain type d'interprétation des données, à des modalités d'existence révélant à la fois un ensemble (ou une structure) de significations organisées chez le sujet et des propriétés essentielles ou secondaires du phénomène lui-même telles qu'elles apparaissent dans l'univers subjectif (cet univers, malgré sa complexité et sa mouvance continuelle, n'est pas, normalement un chaos ou une totale confusion).

Le lecteur a pu se rendre compte que dans le présent travail, cette dernière étape n'a pas été franchie. Pour le faire, il m'aurait fallu une exploration beaucoup plus poussée, beaucoup plus approfondie, de l'expérience de chacun de mes sujets à l'intérieur de son espace personnel, non seulement par référence à la situation d'expérimentation à laquelle je me suis limité (les juges ont d'ailleurs fait ressortir le fait qu'en plusieurs occasions j'aurais pu emprunter, à la suite de mes sujets, certaines voies d'exploration susceptibles de m'éclairer sur la définition concrète de leur espace personnel), mais aussi en référant à des contextes de leur vie hors labora-

toire.

Je rappelle cependant que, dans les descriptions et explications antérieures (cf. les cas de Nicole et de Robert), j'ai souligné que, malgré le peu d'informations à ma disposition, j'ai pu en quelque sorte "amorcer", ou tracer l'esquisse d'une structure de signification propre à chacun de mes deux sujets. Chez Nicole, ce qui semblait se dégager, c'est que le sens de son univers personnel (en situation d'expérimentation, du moins) est presque totalement épuisé par la connaissance des personnes ou la familiarité des lieux. Il est légitime de se demander si, hors d'un contexte de laboratoire, sa conception de l'espace personnel n'aurait pas été de la même façon dominée par ce souci du familier et du connu. Chez Robert, par ailleurs, c'est la bi-polarisation masculinité-féminité qui apparaît comme l'élément le plus déterminant de sa définition personnelle de l'espace et des distances interpersonnelles; peut-être avons-nous là également un indice pointant d'une certaine façon vers une structure plus profonde et plus étendue. Cette recherche ne fait que "pointer vers" des propriétés du phénomène sans les cerner vraiment.

Mais, tel que défini au départ et tel que réalisé par la suite, mon projet de mémoire n'incluait pas et ne pouvait pas inclure, de façon réaliste, un tel approfondissement et un tel élargissement des cadres de référence. Je dois donc reporter

à une recherche ultérieure, lors de la rédaction d'une thèse de doctorat sans doute, l'analyse des structures de significations et des ensembles intentionnels de la conscience et du ressenti dans cet univers nécessairement limité de deux sujets, c'est-à-dire l'espace personnel, phénomène essentiellement psychologique.

Nous n'avons pas tenté d'"expliquer" l'espace personnel, ni ses rapports avec d'autres réalités comportementales ou psychologiques. Nous avons essayé de le comprendre, d'en saisir les significations explicites (le processus d'explicitation avec le sujet n'a pas vraiment été déclenché ni soutenu, en partie à cause de notre inexpérience et en partie également à cause de l'accent placé presque exclusivement sur un seul mode de relation entre le vécu et les symboles de la conceptualisation verbale) de dégager quelques propriétés telles qu'elles apparaissent dans l'expérience personnelle, individuelle, unique de deux sujets.

Appendice

Feuille de route pour l'expérimentation

NOM:

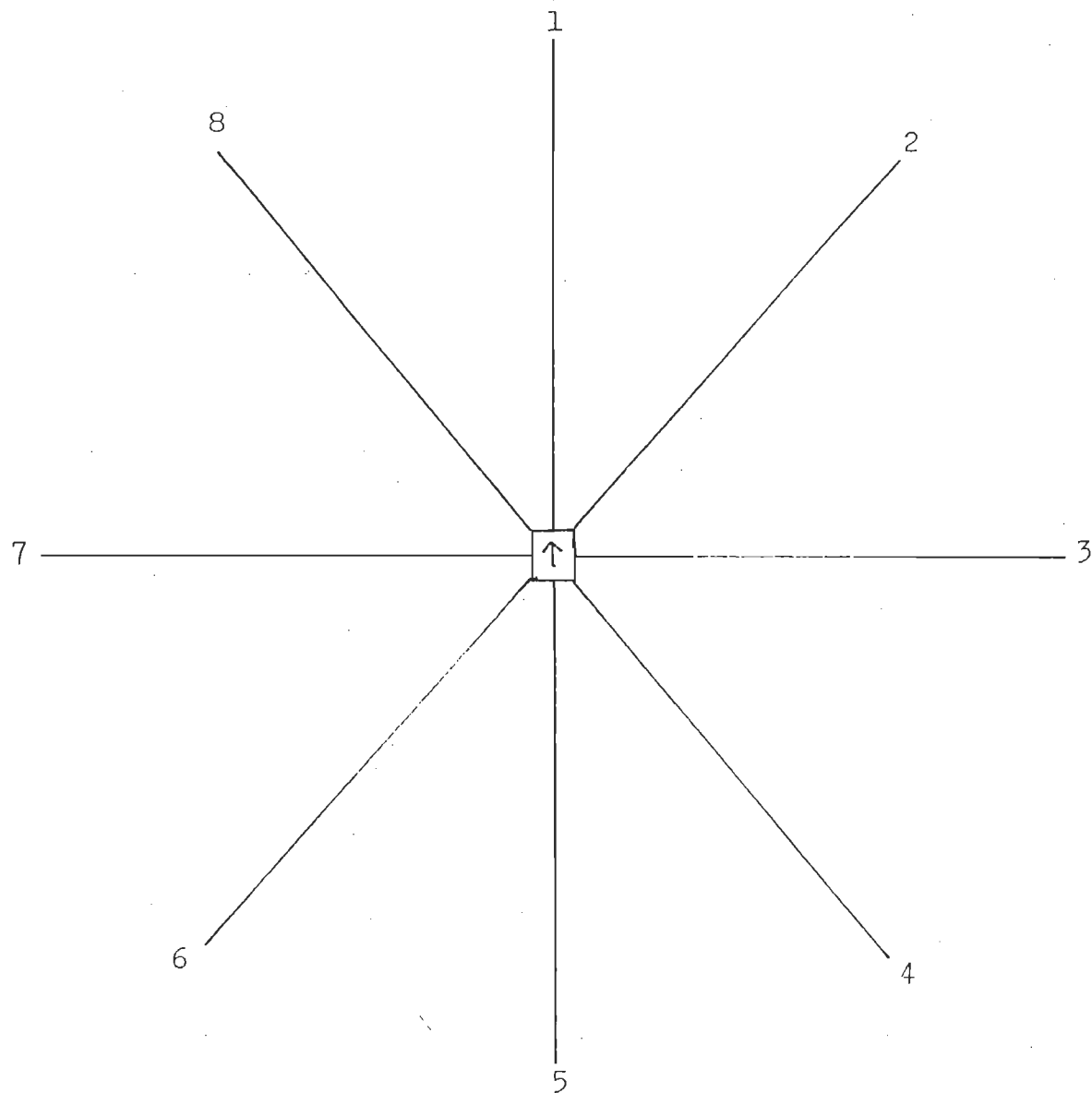
NOM DU SUJET:

EXPERIMENTATION

-Ordre:

-Stimulus:

APPROCHES			
ORDRE	POSITION	RESULTAT	OBSERVATIONS: <div> <div>-Voix</div> <div>-Réactions</div> <div>-Posture</div> <div>-Etc.</div> <div>-Regard</div> </div>
1er	2		
2ième			
3ième			
4ième			
5ième			
6ième	1		
7ième			
8ième			



Références

- ALLEN, G.M.
(1939) Bats. Cambridge, Mass.: Harvard Univer. Press.
- ALLGEIER, A.R. ET
BYRNE, D.
(1973) Attraction Toward the Opposite Sex as a Determinant of Physical Proximity. The Journal of Social Psychology, 90, 213-219.
- ARDREY, R.
(1966) The territorial imperative. New York: Atheneum.
- BLOOM, B.S.
(1964) Stability and change in human characteristics. New York: Wiley.
- BOLDUC, M.
(1973) La distance personnelle en tant qu'indice du niveau de violence chez le délinquant adulte en milieu carcéral. Thèse présentée à l'Ecole des Grades de l'Université Laval pour l'obtention du Grade de Maître en Psychologie. Juillet.
- BARKER, R.G. ET
WRIGHT, H.F.
(1957) Midwest and Its Children. Evanston, Ill.: Row, Peterson.
- CALHOUN, J.B.
(1961) Phenomena associated with population density. Proc. Natl. Acad. Sci. 47, 428-449.
- CALHOUN, J.B.
(1962) Population density and social pathology. Sci. Amer., 206, 139-148.
- CHRISTIAN, J.J.,
FLYGER, V. ET
DAVIS, D.E.
(1960) Factors in mass mortality of a herd of Sitka deer (Cervus nippon). Chesapeake Sci., 1, 79-95.
- CONDER, P.J.
(1949) Individual distances. Ibis 91, 649-655.

- DOSEY, M. ET
MEISELS, M.
(1969) Personal space & self protection. Journal of personality & Social Psychology, 11, 93-97.
- DUKE, M.P. ET
NOWICKI, S.A.
(1972) New Measure and Social-Learning Model for Interpersonal Distance. Journal of Experimental Research in personality. 6, 119-132.
- ELIZUR, A.
(1949) Content Analysis in the Rorschach with Regard to Anxiety and Hostility. Journal of Projective Techniques, Vol. 13, No 3, sept., p.p. 247-284.
- EY, H.
(1968) La conscience (2ième édition augmentée). Paris: Presses Universitaires de France. (Collection S.U.P. no 16)
- FELIPE, N. ET
SOMMER, R.
(1966) Invasions of personal space. Social Problems, 14, 206-214.
- FISKE, D.W.
(1971) Measuring the concepts of Personality, University of Chicago, Aldine Publishing Company, Chicago, 322 p.
- FRANKEL, A.S. ET
BARRETT, J.
(1971) Variations in personal space as a function of authoritarianism, self-esteem, and racial characteristics of a stimulus situation. Journal of Consulting and Clinical Psychology, 37, 95-99.
- GENDLIN, E.T.
(1962) Experiencing and the Creation of Meaning. Glencoe: The Free Press.
- GENDLIN, E.T.
(1964) A Theory of Personality Change. In P. WORCHEL et B. BYRNE (éds): Personality Change. New-York: Wiley. Traduit en français sous le titre de

- Une théorie du changement de la personnalité. Montréal Centre Interdisciplinaire de Montréal.
- GENDLIN, E.T.
(1965 a) What are the grounds of explications? A Basic Problem in Linguistic Analyses and in Phenomenology. The Monist, vol 49 no 1.
- GENDLIN, E.T.
(1965 b) The experientiel reponse. The Journal of Existentialism. Vol VI, no 22.
- GENDLIN, E.T.
(1965 c) Expressive meaning. In J. Edie (éd.) Invitation to Phenomenology Chicago: Quadrangle Books.
- GENDLIN, E.T.
(1966) Experiential Explication and truth. The Journal of Existentialism VI, 22
- GENDLIN, E.T.
(1967) Focusing ability in psychotherapy, personality and creativity. In J. SHLIEN (éd.) Research in psychotherapy. Washington, D.C. American Psychological Association.
- GENDLIN, E.T.
(1969) Focusing. Psychotherapy: Theory, Research and Praticce. Vol. 6, no 1.
- GENDLIN, E.T. ET
BEEBE, J.
(1968) Experiential Groups. Instructions for Groups. In O.H. GAZDA (éd.) Innovations to Group Psychotherapy. New York: Charles C. Thomas.
- GOFFMAN, E.
(1969) Strategic Interaction. New York: Ballantine Books.
- GUARDO, C.
(1969) Personal space in children. Child Development. 40, 143-151.

- HALL, E.T.
(1955) The anthropology of manners. Sci. Amer. 192, 85-89.
- HALL, E.T.
(1959) The silent language. New York: Doubleday.
- HALL, E.T.
(1960) The silent language in overseas business. Harvard Business Rev., 38, 87-96.
- HALL, E.T.
(1962) Sensitivity and empathy at home and abroad. Leatherbee Lectures. Harvard Univer. Graduate School of Business Administration, Boston. Mass.
- HALL, E.T.
(1963 a) Proxemics. The study of man's spatial relations. In I. Goldston (Ed.), Man's image in medicine and anthropology. New York: International Universities Press.
- HALL, E.T.
(1963 b) A system for the notation of proxemic behavior. Amer. Anthropologist, 65, 1003-1026.
- HALL, E.T.
(1964) Silent assumptions in social communication. Unpublished manuscript. Cité par Little, K.B. Personal space. Journal of Experimental Social Psychology, 1965, 1, 237-247.
- HALL, E.T.
(1966) The hidden dimension. New York: Doubleday & Co.
- HARTNETT, J.J.,
BAILEY, D.G. ET
HARTLEY, C.S.
(1974) Body Height, Position, and Sex as Determinants of Personal Space. Journal of Psychology, 87, 129-136.

- HEDIGER, H.
(1934) Zur Biologie and Psychologie der Flucht bei Tieren. Biol. Zbl., 54, 21-40.
- HEDIGER, H.
(1950) Wild animals in captivity. London: Butterworths.
- HEDIGER, H.
(1955) Studies of the psychology and behaviour of captive animals in zoos and circuses. London: Butterworths.
- HEDIGER, H.
(1961) The evolution of territorial behavior. In S.L. Washburn (Ed.). Social life of early man. New York: Viking Fund Publications in Anthropology, No. 31, pp. 34-57.
- HOROWITZ, M.,
DUFF, D. ET
STRATTON, L.
(1964) The body buffer zone: an exploration of personal space. Archives of General Psychiatry, 11, 651-656.
- HOWARD, E.
(1920) Territory in Bird Life. London: Jogn Murray.
- KATZ, D.
(1937) Animals and Men. New York: Longmans, Green.
- KINZEL, A.F.
(1970) Body-Buffer Zone in Violent Prisoners. American Journal of Psychiatry 127:1, July.
- KLECK, R.
(1967) The effects of interpersonal affect on errors made when reconstructing a stimulus display. Psychonomic Science, 9, 449-450.
- KUETHE, J.L.
(1962 a) Social schema. J. abnorm. soc. Psychol., 64, 31-38.

- KUETHE, J.L.
(1962 b) Social schemas and the reconstruction of social object displays from memory. J. abnorm. soc. Psychol., 65, 71-74.
- KUETHE, J.L.
(1964 a) Pervasive influence of social schemata. J. abnorm. soc. Psychol., 68, 248-254.
- KUETHE, J.L.
(1964 b) Male-female schemata of homosexual penitentiary inmates. J. Pers., 32, 23-31.
- KUETHE, J.
(1967) Group technique for study of social schemata. Psychological Reports, 21(2), 500.
- KUETHE, J. ET
WEINGARTNER.
(1961) Il. Male-female schemata of homosexual and non-homosexual penitentiary inmates. Journal of Personality. 32, 23-31.
- KUETHE, J. ET
STRICKER, G.
(1963) Man and woman: Social schemata of males and females. Psychological Reports, 13, 655-661.
- KUETHE, J. ET
DeSoto, C.
(1964) Grouping and ordering schemata in competition. Psychonomic Science, 1, 115-116.
- LEIPOLD, W.D.
(1963) "Psychological distance in a dyadic interview." Unpublished doctoral dissertation. University of North Dakota. Cité par Stratton, L.B., Tekippe, D.J. et Flick G.L., Personal Space and Self-Concept. Sociometry 1973, Vol. 36, No. 3, 424-429.
- LETT, E.,
CLARK, W. ET
ALTMAN. I.A.
(1969) Propositional inventory of research of interpersonal distance. Naval Medical Research Institute, Research Report.

- LITTLE, K.B.
(1965) Personal space. Journal of Experimental Social Psychology, 1, 237-247.
- LITTLE, K.B.
(1968) Cultural variations in social schemata, Journal of Personality and Social Psychology, 10, 1-7.
- LITTLE, K.,
ULEHLA, Z. ET
HENDERSON, C.
(1968) Value congruence and interaction distances. Journal of Social Psychology, 75, 249-253.
- LEWIN, K.
(1935) Dynamic theory of personality, New York: McGraw-Hill.
- MEISEL, M. ET
DOSEY, M.A.
(1971) Personal space, angerarousal, and psychological defense. Journal of Personality, 39, 333-344.
- MEISELS, M. ET
CANTER, F.
(1970) Personal space and personality characteristics: A non-confirmation. Psychological Reports, 27, 287-290.
- MEISELS, M. ET
GUARDO, C.
(1969) Development of personal space schemata. Child Development, 40, 1167.
- PEDERSEN, D.M.
(1973) Self-Disclosure, Body-Accessibility, and Personal Space, Psychological Reports, 33, 975-980.
- RAWLS, J.,
TREGO, R. ET
McGRAFFEY, C.
(1968 a) A comparison of personal space measures. Institute of Behavioral Research, Texas Christian University, NASA Grant Report.
- RAWLS, J.,
TREGO, R. ET
McGRAFFEY, C.
(1968 b) Correlates of personal space. Institute of Behavioral Research, Texas Christian University, NASA Grant Report.

- RAWLS, J.,
TREGO, R. ET
McGRATFEY, C.
(1969) Personal space and the effect upon performance of three psychomotor tasks under three degrees of closeness. Institute of Behavioral Research, Texas Christian University, NASA Grant Report.
- SOMMER, R.
(1959) Studies in personal space. Sociometry, 22, 247-260.
- SOMMER, R.
(1961) Leadership and group geography. Sociometry, 24, 99-109.
- SOMMER, R.
(1962) The distance for comfortable conversation: A further study. Sociometry, 25, 111-116.
- SOMMER, R.
(1965) Further studies of small group ecology. Sociometry, 28, 337-348.
- SOMMER, R.
(1966) The ecology of privacy. The Library Quarterly, 36, 234-248.
- SOMMER, R.
(1967) Sociofugal space. American Journal of Sociology, 72, 654-660.
- SOMMER, R.
(1969) Personal space: The behavioral basis of design. Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall,
- STERN, W.
(1935) Raum und Zeit als personale Dimensionen, Acta Psychol., 1. Cité par D. Katz, Animals and men. New York: Longmans, Green, 1937, p. 96.
- STERN, W.
(1938) General Psychology, translated by H.D. Spoerl. New York: Macmillan.

STRATTON, L.O.,
TEKIPPE, D.J. ET
FLICK, G.L.
(1973)

Personal Space and Self-Concept.
Sociometry Vol. 36, No. 3, 424-429.

THOMAS, D.R.
(1973)

Interaction Distances in Same-Sex
and Mixed-Sex Groups. Perceptual
and Motor Skills, 36, 15-18.

THRASHER, F.M.
(1927)

The Gang. Chicago: University of
Chicago Press.

TOLOR, A.
(1968)

Psychological distance in disturbed
and normal children. Psychological
Reports, 23, 695-701.

TOLOR, A.
(1969)

Children's popularity and psycholo-
gical distance. Proceedings of
77th Annual Convention, APA. 4,
545-546.

TOLOR, A.
(1970 a)

Psychological distance in disturbed
and normal adults. Journal of Cli-
nical Psychology, 26, 160-162.

TOLOR, A.
(1970 b)

Reason, research. and reflections on
psychological distance. Psychologi-
cal Reports, 26, 302.

TOLOR, A. ET
JALOWIEC, J.
(1968)

Body boundary, parental attitudes
and internal-external expectancy.
Journal of Clinical and Consulting
Psychology, 32, 206-209.

TOLOR, A. ET
DONNON, M.
(1969 a)

Psychological distance as a function
of length of hospitalization. Psy-
chological Reports, 25, 851-855.

TOLOR, A. ET
ORANGE, S.
(1969 b)

An attempt to measure psychological
distance in advantaged and disadvan-
taged children. Child Development,
40, 407-420.

TOLOR, A.,
BRANNIGAN, G. ET
MURPHY, V.
(1970)

Psychological distance, future time perspective, and internal-external expectancy. Journal of Projective Techniques and Personality Assessment, 34, 283-294.

TOLOR, A. ET
SALAFIA, R.
(1971)

The social schemata technique as a projective device. Psychological Reports, 28, 423-429.

VON UEXKULL, J.
(1957)

A Stroll through the Worlds of Animals and Men, in Instinctive Behavior, Claire Schiller, ed. New York: International Universities Press.

WEINSTEIN, L.
(1965)

Social schemata of emotionally disturbed boys. Journal of Abnormal Psychology, 70, 457-561.

WEINSTEIN, L.
(1967)

Social experience and social schemata. Journal of Personality and Social Psychology, 6, 424-434.

WHYTE, W.F.
(1943)

Street Corner Society. Chicago: University of Chicago Press.

WHYTE, W.H.
(1956)

The Organization Man. New York: Simon and Schuster.

WILLIAMS, J.L.
(1963)

"Personal space and its relation to extroversion-introversion." Master's thesis, University of Alberta.